

Jean Pierre Bourguet

Un regard par-dessus l'épaule

(secrets de famille)

Roman



Du même auteur :

La Kinésiologie Harmonique (1997)

Le corps connaît la solution

Éditions du Souffle d'Or

Traduit en italien (2008) Edizioni Mediterranee

Kinesiologia Armonica

Lettura del corpo e soluzione dei conflitti emozionali

Déliez vos troubles émotionnels (2008)

Par la Kinésiologie Harmonique

Éditions du Souffle d'Or

Jean Pierre Bourguet

Un regard par-dessus l'épaule

Roman

A celle qui partage mes
jours et mes nuits et tolère
mes longues heures devant
un ordinateur.

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Quoi que... !

Nos mémoires mélangent et dérangent ce qui les arrange.
Chaque histoire est un compromis hasardeux.

Ma vie me semblait tout à fait normale. Je m'accommodais d'un quotidien banal, entre une mère dépressive, un père décédé, un géniteur en vadrouille, une marraine interdite, des grands-parents d'un égoïsme à faire vomir.

Heureusement, un musicien aimant et aimé illuminait mon univers. Mes cours aux Beaux-arts atténuaient le reste avec bonheur. Je me laissais porter.

En un été, dans un village niché au fond d'une vallée cévenole, mon ordinaire allait être bouleversé et ma vie radicalement transformée. Je n'imaginai pas l'insolite permis, l'inédit possible. L'incroyable m'était promis et je l'ignorais.

Une énigmatique ridule, au coin de l'œil d'un portrait de femme vu dans une galerie de peinture, suffit. Un simple regard par-dessus une épaule.

Presque rien... Un petit détail de rien... Et pourtant... !

* 1 *

À la mi-temps des années quatre-vingt j'ai rencontré Benoît, mon prince. Les ordinateurs individuels, les téléphones portables, Internet, balbutiaient dans le cerveau de certains initiés. Nous, nous étions des gens insouciant de ce qui allait bientôt changer notre société bien pensante et réviser nos modes de vie... Certes, la gauche gouvernait. Les irréductibles bourgeois de droite pantouflaient tranquillement à la maison, paraient toujours dans les salons des beaux quartiers, alors qu'ils s'étaient crus promis au goulag. Leur fortune fructifiait dans un quelconque et discret paradis fiscal. La nationalisation des commerçants restait une élucubration saugrenue. L'uniforme bleu de chauffe, avec casquette assortie, annoncé avant les élections par des conservateurs affolés, restait de simples dessins satiriques dans une certaine presse. Les bigotes pouvaient continuer à confesser leurs péchés de gourmandise, leurs curés avaient évité la crucifixion soi-disant promise par le collectivisme. « *Le grand soir* » restait une utopie, ou un rêve, c'est selon. Le journal satirique paraissant le mercredi se déchaînait sans scrupule avec autant d'irrespectueuse liberté... Finalement le monde ronronnait sa routine, Mireille roucoulait ses ritournelles, tonton veillait sur nous. Coluche avait encore un peu de temps et mettait la dernièrement main aux restos du cœur. Goldman chauffait les enfoirés. Le mur de la honte restait inexorablement debout. Les relations Est Ouest persistaient dans leur frilosité... En cachette, la Chine s'éveillait... Ailleurs, la famine faisait son œuvre, des enfants mourraient. Le poids des mots, le choc des photos... Bonne conscience de ceux possédant tout et même plus, condescendance vertueuse à une aumône pour un sac de riz... Une broutille.

Normal... Tout était normal...

La comédie humaine, impassible, vivait sa vie. Les histoires d'amour alimentaient les gazettes populaires.

La nôtre naquit dans la discrétion.

Nous nous sommes « *fréquentés* », comme on dit dans les milieux bien-pensants, pendant deux bonnes années. Nous passions de plus en plus de temps ensemble, chez lui ou chez moi, finalement nous avons fait notre petit nid dans un sympathique trois pièces, avec terrasse. Ma mère, Françoise Delon, l'avait fait libérer à notre intention. D'un commun accord nous avons évité de passer par la case mairie. Mes grands-parents maternels en furent courroucés, de toute façon nous n'avions pas sollicité leur accord. L'orage d'insultes passé, le cyclone d'injures effacé, je suis restée ferme sur mes positions. Être déshéritée était bien le cadet de mes soucis. La promesse d'enfer ne m'effleura même pas. Le mot excommunication est absent de mon vocabulaire. Être catalogué de traînée sans vergogne, irrespectueuse envers sa famille, me passa largement au-dessus de la tête. Je n'avais rien à faire de ce grand-père despote assorti d'une épouse soumise, serpillière tellement pressurée qu'il n'y avait plus rien à en titrer. Elle était sèche de tout sentiment pour qui que ce soit. A-t-elle connu, à un moment de sa vie, le sens du mot émotion ? J'en doute.

Nous vivions ensemble Ben et moi depuis une année déjà, lorsque maman décida brusquement de partir passer plusieurs mois aux États-Unis. Un soir de juin, j'étais passé lui faire un petit coucou,

elle me dit son intention d'aller chez ses amis américains. Depuis un mois je la sentais tendue, triste. Elle semblait absente lorsque nous étions ensemble. J'avais du mal à comprendre le sens de son mal-être, elle refusait de répondre à mes questions. Je n'étais plus à la maison pour veiller sur elle et cela m'inquiétait beaucoup.

À chacune de mes tentatives pour l'aider dans cette nouvelle dépression elle me gratifiait d'un : « *ce n'est pas grave, ça va passer* ». Cela ne me rassurait pas davantage.

Mon départ de la maison en était-il la cause ? Maman me répondait par la négative, je n'en étais pas, pour autant, convaincue. L'absence d'un compagnon, ou seulement d'un amant commençait à lui peser ? Elle restait évasive, essayait de me faire croire que ce n'était plus sa préoccupation depuis bien longtemps. Je n'en étais pas plus rassurée. À quarante-cinq ans, ne pas avoir envie d'être une femme me paraissait absurde. L'avait-elle été un jour ? Je l'espère. Nous ne parlions jamais de ces « choses-là ». Sa réserve et ma timidité, ne favorisaient pas l'échange.

Depuis longtemps j'ai compris comment aborder ses phases de déprime, il est préférable de ne pas insister avec mes questions. Je dois l'accompagner, rester présente par de fréquentes visites, l'inciter à sortir, la convaincre de venir marcher le long de la plage à Villeneuve les Maguelone, où nous avons un petit appartement de vacances, face à la plage.

Une nouvelle fois, je m'efforçais de ne pas la dorloter, de la stimuler, mais j'étais inquiète, cette crise me paraissait plus violente que les autres. À plusieurs reprises, je l'ai trouvée atablée devant un bol de café, dans sa cuisine. Pas lavée, en robe de chambre à trois heures de l'après-midi, les cheveux en bataille, les yeux rougis de larmes qui ne voulaient plus sortir, incapable du moindre geste. Enfermée dans une demi-obscurité. J'avais beau m'insurger de ce laisser-aller, rien n'y faisait.

Nous avons hérité de mon père, Georges Delon, et de ses parents, des biens immobiliers, ils nous procurent des rentrées suffisamment confortables. Ma mère pourrait se passer de travailler. Cette aisance me permet de poursuivre tranquillement mes études aux beaux-arts. Mon grand-père maternel, Armand Fabre, ne voit pas tout cela d'un bon œil. Lorsque les questions d'argent viennent dans la conversation, il se met en colère. Le plus souvent il se charge lui-même d'aborder le sujet... C'est un pervers, il a besoin de vivre dans les conflits. Quand il n'y en a pas, il les provoque.

- Moi, j'ai travaillé dur toute ma vie pour gagner ce que j'ai, personne ne m'a laissé d'héritage.

À chaque occasion, c'est la même jalousie qui ressort. Et il me fusille du regard.

Ma mère a gardé le magasin de prêt-à-porter que son père lui a ouvert. Cela lui permet simplement de s'occuper, d'avoir un statut social, et surtout de ne pas alimenter les agaçantes récriminations paternelles. C'est, pour elle, la boutique de la paix. Elle a volontairement choisi comme enseignes : « *Rue de la paix* ». Sa vendeuse principale, Judith, une amie de longue date, lui sert de paravent. Elle est très compétente, la clientèle est fidèle. Maman vient, de temps en temps, pour donner l'illusion qu'elle est la patronne. Son père est rassuré et la laisse en paix, sa fille tient son rang dans la société... Son honneur est sauf, les gens doivent penser du bien de lui... Mascarade...

Vers la mi-juin, de cette année 1985, elle prit donc l'avion pour un voyage de deux mois.

Elle n'avait jamais fait mystère de sa vie aux États-Unis, de son séjour en université, éloignement forcé par la volonté d'un père autoritaire. Ce despote détestait les relations que sa fille entretenait avec des personnes inacceptables, selon lui. Il y mit fin. Elle m'avait parlé de ce voyage de nocces qu'elle y fit, des amis restaient fidèles. Après sa mort, elle m'expliqua que Georges, dont je portais le nom, n'était pas celui qui m'avait donné la vie. Je compris que mon père biologique devait se

trouver quelque part dans un eldorado quelconque, à la recherche d'un hypothétique filon de « j'en sais pas trop quoi », de l'autre côté de l'atlantique. Maman était enceinte au retour de son voyage de noces. Ce sont les seules informations que je reçus, le reste fut dissimulé sous un épais voile de silences, de questions éludées d'un revers de main, une perle de larmes au coin des yeux, un regard détourné, un murmure incompréhensible.

J'avais huit ans lorsqu'elle me confia ce secret. Elle ne voulut pas me donner d'indications sur l'identité de cet homme mystérieux. Avait-elle voulu me préserver... ? Je ne sais pas. Je compris, en tout cas, qu'il ne fallait pas en parler... Mon père biologique devait avoir ses raisons ! Alors, je me suis inventé un aventurier, un chercheur d'or. Il ne me vint pas à l'idée d'en faire un riche homme d'affaire ou un artiste de cinéma. Mes fantasmes restèrent simples. Il me suffisait de l'imaginer grand et beau, sauvage certainement, libre en tout cas, créatif et supérieurement intelligent. Cela va de soit... Il fallait bien que je me rassure !

Quand elle me parla de sa brusque décision d'aller passer quelque temps chez ses amis John et Julia, je fus apaisée. Lui, Professeur de psychologie du comportement dans une importante université, donne souvent des conférences un peu partout dans le monde. Nous nous sommes rencontrés une ou deux fois, lors de leurs passages en Europe. Ils sont venus à la maison, nous leur avons fait visiter la région. Elle, très engagée dans des activités associatives d'aide aux personnes en difficultés, accueille, notamment, des femmes battues. Ce couple d'amis allait être d'un bon soutien pour ma mère, ils allaient l'aider dans cette nouvelle dépression. Je l'espérais vivement.

Je l'avoue, égoïstement je me suis dit qu'enfin elle allait me chercher ce père tant espéré. J'ai imaginé qu'elle en avait peut-être assez de cette solitude. Le besoin de retrouver cet ancien amoureux se faisait peut-être plus pressant. Lorsque j'évoquai cette éventualité avec Ben, il me répondit simplement : « *Pourquoi pas ?* ».

Mes questions sont restées en suspens, je n'ai pas insisté, pour moi, le sujet est tabou. Une première fois j'avais été déçue. Après le décès de Georges, elle était allée soigner une de ses éternelles déprimées chez ses amis américains. J'avais cru qu'elle allait chercher celui qui m'avait donné la vie et dont elle venait de me révéler l'existence. Il n'en fut rien, elle revint bredouille.

Le jour prévu, j'accompagnai Maman à l'aéroport. Lorsque nous nous sommes embrassées, j'ai simplement pensé très fort dans ma tête : « *Ramène-le-moi... ! Ramène-le-moi, ce papa secret, ce bel inconnu... ! C'est aventurier du rien du tout, ce chercheur d'inutile... !* ».

Quelques jours plus tard, Louis Philibert, notre professeur de peinture, m'aborda à la sortie du cours.

- Depuis la semaine dernière il y a une exposition à Nîmes qui, je pense, devrait vous intéresser, il y a une similitude dans ces toiles avec ce que je sais de vous. J'aimerais bien connaître votre sentiment sur ce peintre français d'origine espagnole. Il s'appelle Niño Diaz, voici son catalogue.

Poliment, j'ai jeté un regard furtif sur le document en papier glacé qu'il venait de me tendre, je n'ai pas prêté attention au titre et à la toile représentée en couverture, pourtant elle tenait toute la page.

Simplement, en souriant, j'ai remercié mon professeur. J'ignorais si j'allais donner suite à sa proposition.

Je suis partie rejoindre Ben et son groupe. Ils étaient en répétition dans l'ancien atelier de réparation automobile, loué à l'oncle de l'un des musiciens du groupe, derrière la caserne.

Je les ai trouvés en pleine discussion. Benoît leur expliquait calmement ce qu'il voulait.

- Ted, au début je voudrais entendre pleurer la clarinette, tu dois tenir la note, en monter l'intensité, comme si tu avais un potentiomètre qui te permette de monter le son. Tu es seul. Tu es le cri de douleur de l'homme qui se retrouve seul, sa copine vient de le plaquer... Tu as bien dû vivre ça un jour ?

- Oui, c'est arrivé, mais ce ne fut pas un drame.

- Imagine. Cherche. Si tu veux faire trembler légèrement le son, fais-le... Tu comptes vingt mesures et là, c'est la trompette qui entre en jeu. Toi Serge, tu es la joie de la vie, tu rassures, tu amuses, tu es le contrepont et le trombone marque le tempo.

Vous êtes déjà le rythme, le soutien de la batterie doit être en douceur. Ted tu continues encore un moment tes trémolos de souffrance, comme si tu ne voulais rien entendre des propositions des autres. Tu tiens cet état d'esprit jusqu'au moment où guitare et piano nous entrons en scène. Et là, c'est la folie, la cavalcade, je veux que ça virevolte comme un étalon lâché dans un pré. Toi, le violon, tu es la petite fée Clochette, tu saupoudres de l'un à l'autre des poussières d'étoiles d'amour, par petites touches subtiles.

N'oubliez pas, ce morceau raconte l'histoire d'un homme largué, il souffre et ses copains cherchent à le tirer de sa mélancolie pour le ramener dans le tourbillon de la vie illuminée d'amour. Nous ne sommes pas là pour mettre des notes de musiques les unes après les autres, nous avons à raconter une histoire, une tranche de vie faite d'émotions contradictoires et pourtant complémentaires... Alors mettez-y vos tripes.

Il serra le poing et s'en donna un petit coup sur le ventre.

Benoît s'est retourné, m'a souri, je me suis approchée, je l'ai embrassé.

J'aime, lorsqu'il explique ses intentions de cette façon... C'est fort. En l'écoutant j'ai l'impression d'entendre la musique... Quand ses yeux s'animent de cette fougue particulière dans ces moments de création, je le trouve encore plus beau... ! Je l'aime mon troubadour.

Après avoir déposé mes affaires de cours, salué les musiciens et leurs compagnes les uns après les autres, je suis ressortie. Je devais aller faire le plein de victuailles, il leur fallait des réserves pour la soirée, elle allait être longue. Leur concert approchait, et ils ne se sentaient pas encore parfaitement réglés.

Manon, la femme de Ted m'accompagna.

- C'est fou cette façon qu'il a d'expliquer sa musique ! Me dit-elle, lorsque nous fûmes dans la voiture. Je suis chaque fois émerveillée.

- Moi aussi, lui dis-je en riant, ce doit être ça le génie... !

- Oui... Savoir raconter une histoire avec de simples notes de musiques, c'est magique... Ted admire Ben depuis leur première rencontre, il adore travailler avec lui.

- C'est réciproque. Benoît aime beaucoup ton mari, pas simplement en tant que musicien, il apprécie aussi en lui l'homme généreux. Tu as de la chance.

- Je sais... Tu n'as pas à te plaindre non plus !

- Non, pas du tout...

Nous avons ri ensemble.

Manon est une petite brune d'agréable compagnie. J'ai passé mon enfance seule, sans copines. Ce doit être la raison de mon handicap social, il m'est très difficile de créer des relations amicales. J'ai des connaissances, des camarades de classe, mais pas d'amis ou d'amies. Je sens qu'avec la femme de Ted nous pourrions nous lier d'une amitié riche et profonde, mais je n'ose pas aller plus

avant. En fait, je ne sais pas comment faire. Nous en avons parlé avec Ben, il m'a conseillé de ne rien brusquer, de laisser s'installer ce qui doit être. L'amitié ne se décrète pas... Elle est... Il suffit de la laisser s'installer et grandir, à son rythme.

Nous sommes revenues, chargées de packs de bières, de bouteilles d'eau minérale, de baguettes de pains, de tout le nécessaire pour confectionner des sandwiches nourrissants. En entrant, j'ai trouvé Ben en train de feuilleter le catalogue donné par mon prof.

- Tu vas aller voir cette expo ? Me demanda-t-il... Ça m'a l'air sympa !

- Je ne sais pas.

- En voyant ces photos, je retrouve un peu ton propre style.

- Tu rigoles ! Lui, c'est un pro, moi je ne suis qu'étudiante.

- D'accord, mais il y a de ça... Tu devrais aller voir...

- Je ne sais pas encore... Peut-être !

- Tu manges avec nous ?

Il me tendit le catalogue.

- Non, je rentre... Tu es content de ce que vous faites, ça avance ?

- Oui, il y a encore du boulot, mais nous serons au point, je suis confiant pour le concert.

J'ai mis mes bras autour de son cou.

- Moi aussi, je suis confiante, mon amour, je sais que vous êtes les meilleurs.

- Flatteuse...

Je l'ai embrassé, il m'a caressé la joue du revers de la main, de ce geste particulier qui me fait craquer à chaque fois, et il le sait le monstre. Il me suffit de chercher son regard pour savoir que ce n'est pas machinal. C'est un coquin tendre et sensuel.

J'allai faire la bise aux uns et aux autres. Les filles tartinaient un beurre, déjà ramolli par la chaleur ambiante, sur les baguettes encore craquantes, roulaient les tranches de jambon cru ou cuit, étalaient du pâté de campagne, coupaient des tomates. Les garçons, quant à eux, débouchaient les bouteilles, ouvraient des paquets de chips, certains savouraient une cigarette. L'ambiance habituelle des soirées de répétitions qui se finissent au petit matin.

Arrivée à la maison, je me suis laissée glisser dans un fauteuil et j'ai enfin pris le temps de regarder ce fameux catalogue. Ce fut un choc. Le titre, déjà, m'accrocha : « *Un regard par-dessus l'épaule* ». La photo du tableau qui illustrait cette première page me glaça, je fus hypnotisée par les yeux de cette fille. Que voulaient-ils dire ?

La toile était d'un fond bleu nuit, presque noir sur les bords, plus clair au centre. Le visage était décalé vers la gauche, c'était celui d'une jeune fille, de dos, tournant la tête par-dessus son épaule et fixant, ou plutôt cherchant quelque chose. Ses yeux lumineux laissaient apparaître une douceur mélancolique, un mélange étonnant de bonheur et d'infinie tristesse. Je suis restée un moment rivé à cette photo, « *Qu'est-ce que ce regard cherche à dire ?* » me suis-je demandé. J'en fus presque agacée de ne pas comprendre. J'ai poursuivi ma lecture du catalogue. Les autres photos des toiles ne m'attirèrent pas de la même façon. Pour autant, elles ne me laissèrent pas indifférente. Le texte de présentation rédigé par l'artiste m'interpella. Il expliquait que pour lui une exposition se devait de rester vivante et pour cette raison, de temps en temps, il modifiait l'agencement des toiles et des dessins. Moi qui croyais qu'un artiste ne touchait pas à l'ordre des toiles exposées !

J'eus soudain envie d'aller me rendre compte sur place. Pour la première fois de ma vie, bravant ma timidité maladive, je pris la résolution d'aller seule, sans maman, Benoît ou une copine, voir une exposition de peinture... Folie. Aventure. Désir inconscient...

Tard dans la nuit je sentis Benoît se poser furtivement contre moi sur le lit. Il faisait tellement chaud que le drap avait valsé par terre. J'ai posé ma main sur son torse, à demi réveillée. La bouche pâteuse d'un sommeil déjà bien avancé pour moi, je lui ai balbutié mon intention d'aller, dès le lendemain, voir cette exposition.

Il a dû m'embrasser, acquiescer peut-être, je ne sais plus. Je m'étais rendormie, sereine.

* 2*

Une soirée ordinaire entre étudiants. Je bavardais avec un petit groupe lorsque je me sentis observée, j'ai tourné la tête, à la recherche de l'intrus qui osait poser son regard sur moi. J'étais prête à le remettre à sa place. Il était accoudé à un buffet, à l'autre bout de la pièce, me souriait, calme, détendu. Blond, frisé, les yeux bleus, vêtus simplement d'un jean blanc, d'une chemise en coton de la même couleur aux manches retournées, il semblait presque irréel, une sorte d'ange descendu de nulle part. Je me suis même demandé, si je ne rêvais pas, s'il n'allait pas s'évaporer, se fondre dans le mur, me laisser seule avec une illusion ? J'ai tourné la tête pour essayer de le fuir, il était dans le miroir, au-dessus d'une commode. Mon propre reflet me semblait ridicule et lui dans mon dos, toujours souriant, continuait à me fixer, là-bas, de l'autre côté de ce fichu miroir. Il prit une coupe de champagne sur le plateau posé près de lui, me la tendit à travers la pièce, comme une invitation. Ce n'était pas dans mes habitudes de répondre à ce genre d'avance. En d'autres temps, je me serais détournée en haussant les épaules. Pourtant, poussée par je-ne-sais-quoi, j'ai quitté le groupe dont je n'entendais même plus la conversation. En principe c'est lui qui aurait dû s'approcher. Et bien non, bousculant les usages, comme attirée par un aimant, je suis allée vers lui. La musique, les bavardages des uns et des autres, le bruit de mes pas sur le parquet... Mes oreilles ne recevaient plus aucune information. J'eus l'impression d'être portée, de ne pas toucher le sol. Je me sentais sur un nuage, dans l'illusion d'un monde fictif.

- Bonsoir Estelle !

Sa voix était agréable, douce, un rien câline, mais pas mielleuse. « *Et en plus il connaît mon prénom !* », ai-je pensé. C'est vraiment un magicien, il sait tout.

- Vous... Vous savez comment je m'appelle ? J'eus l'impression de bafouiller un peu.

- Je me suis permis de le demander à l'amie avec laquelle vous êtes arrivée. Il me tendit la coupe qu'il tenait à la main.

- Merci, heu... ! Merci qui ? Ai-je demandé d'un ton que je voulus enjoué.

- Je m'appelle Benoît mais tout le monde dit Ben.

- Alors à ta santé... Benoît !

J'ai dit cela dans un murmure, sans le vouloir. Je n'ai même pas reconnu ma voix en prononçant ce prénom, déjà je le trouvais beau. Il s'est penché vers moi respectueusement. « *Qu'est-ce qui m'arrive ?* » Ai-je pensé. J'avais du mal à rester sur mes jambes, tant elles étaient molles.

- Je savais qu'un jour je rencontrerais une compagne pour ma vie, et bien voilà, c'est fait... Je t'ai reconnue...

Il avait l'air ému. Je le sentis en tout cas sincère.

Un grand frisson m'envahit, me laissant croire que j'allais tomber.

Jamais je n'avais imaginé qu'un homme puisse me faire une déclaration d'amour aussi belle. Étais-je, moi aussi, « *en amour* » ? Une douce émotion m'envahissait subrepticement, je me suis laissé submerger. Ce que je ressentais me semblait insolite, irréel. C'était nouveau, différent de tout ce que j'avais pu vivre dans d'autres rencontres avec des hommes. En tout cas c'était merveilleux, bien qu'un peu inquiétant, tout de même... Il ne me connaissait pas, il ignorait tout de moi et déjà il me disait des choses fortes.

- Je ne sais pas quoi dire ! Ai-je balbutié. Je me sentis bête.

- Ne dis rien, a-t-il ajouté en souriant... À notre santé !

Il était calme, rassurant et vint choquer son verre sur le mien. Douceur délicate du geste. Timide, empruntée, j'ai posé ma main sur son bras, j'étais confiante. Ma familiarité me surprit.

- À ce moment... !

J'ai soulevé un sourcil, balbutié ces mots venus de loin, sans prévenir, comme un murmure, une caresse. Nos verres étaient collés l'un à l'autre, dans une douce étreinte, celle que nous n'osions pas nous autoriser.

- Oui, c'est cela... À ce moment, dit-il.

Son sourire s'accompagnait d'un délicieux pli au coin de ses yeux. Je fondais.

Du col de sa coupe il frôle le ventre de la mienne, je la tiens par le pied, comme on me l'a appris, afin d'éviter de réchauffer le vin. Il fait le tour de mon verre, descend, remonte, caressant. Ses doigts viennent frôler les miens. La partie bombée de nos verres en fait autant, délicatement, subrepticement, comme s'ils n'osaient pas. Je ferme les yeux, souffle court, me mordillant les lèvres. Je laisse l'éternité de l'instant m'envahir, me submerger. Je fonds encore un peu plus. Je tremble. Mes jambes ont du mal à soutenir mon trouble. Ce ne sont pas les bulles du vin qui me secouent à ce point ! Je n'ai rien bu.

Le geste a été lent, délicatesse sensuelle. J'avais connu l'envie, je viens de rencontrer le désir. Il m'est tombé dessus sans crier gare. « *Où suis-je ?* » Mes doigts se crispent sur son bras, se relâchent, se desserrent, caressent, frôlent. Je m'accroche.

Par petites gorgées, nous avons pris le temps de savourer notre champagne, en nous regardant dans les yeux. J'avais une envie folle de ne plus décompter le temps, je le souhaitais figé. Nous étions seuls dans notre bulle, avec nos bulles de ce vin bien frappé, j'étais frappée en plein cœur, et cela me suffisait pleinement. Nous avons bavardé toute la soirée, enfin quoi, nous ne nous sommes pas quittés, tout simplement. Je ne sais même pas si nous avons dansé. Il me semble... Si, mais alors que les slows... Occasions trop belles d'être dans ses bras, d'espérer et savourer le délicieux contact de ses mains sur mon dos nu. Il sut rester délicat... Moi, je bouillais d'envie.

Il m'a raccompagnée chez moi. Et là, dans sa vieille 4 l héritée d'un grand-père viticulteur du côté de Clermont l'Hérault... Non, il ne m'a rien proposé qui puisse être irrespectueux. De toute façon la banquette arrière de ce genre de voiture n'a rien de bien confortable, avec sa barre métallique en plein milieu. Il y a mieux pour la gaudriole... Il a pris ma main, en a écarté les doigts, a déposé dans la paume un baiser léger, d'une infinie tendresse. Pudique raffinement. Il referma mes doigts. D'un doux murmure dans le creux de mon oreille il dit simplement :

- Pour ta nuit, enfin, pour ce qu'il en reste.

Il était cinq heures du matin... Je n'avais pas sommeil, Montpellier s'éveillait. Je ne savais plus du tout où j'en étais. Pourquoi étais-je en train de me laisser embarquer dans une histoire bizarre... ? Oui, pourquoi... ? Et puis tant pis... Je verrai bien... ! J'ai posé ma tête sur son épaule. « *S'il m'embrasse je ne dis pas non* », me suis-je dit... Je me suis même ajouté dans mon petit moi profond : « *Il peut me demander ce qu'il veut, je dirai oui à tout...* ». Et bien non, il ne m'a rien demandé, ce baiser je l'ai attendu une longue semaine. Pourtant nous nous sommes vus tous les jours, il venait me chercher à la sortie des cours, me raccompagnait jusque devant ma porte. Le premier jour j'en fus surprise, le deuxième j'ai espéré, le troisième je l'attendais, le quatrième, dès le lever, je savais qu'il serait là le soir. Il vint à midi, manger avec moi au restaurant universitaire. J'en fus

ravie. Devant l'entrée, nous avons pris la file d'attente en nous donnant la main. Cette cohue bruyante nous offrit l'opportunité de nous serrer l'un contre l'autre. Nous ne nous en sommes pas privés. Je marchais, ou plutôt, je piétinais devant lui. Il passa ses bras autour de ma taille, j'ai mélangé mes doigts aux siens. J'ai posé ma tête sur son torse chaud. De temps en temps, il me déposait un baiser dans le cou, je ronronnais, les yeux fermés, savourant chaque seconde. Sans échanger un seul mot nous nous sommes laissés porter par la foule jusqu'à la préposée de l'entrée, nous lui avons tendu notre carte, elle la poinçonna sans nous voir, automate appointé à pointer. Dans un coin de la salle une place nous attendait, nous y avons déposé nos plateaux, chargés de cette nourriture estudiantine qui n'a rien de gastronomique, loin s'en faut. Quand on a vingt ans on se nourrit d'autre chose... Heureusement... ! J'ai chipoté du bout des lèvres, une entrée sans goût, un plat chaud-froid, une crème insipide, une portion de fromage en plâtre, j'ai laissé le pain, il était de la veille. L'eau de la carafe était tiédasse.

- C'est gentil d'être venu manger avec moi !

- J'avais envie de te voir.

Banalités, futilités, mais quel bonheur.

Nous avons bavardé. J'ai bu ses paroles, je me suis enivrée de l'éclat de ses yeux, rassasiée de tendresse. Je l'ai laissé prendre son bus. Je suis retournée en cours. Je n'ai rien entendu, pris aucune note... Ailleurs, j'étais ailleurs. Je ne sais pas du tout où se trouvait cet ailleurs... C'était bon... ! Tout simplement.

Mes quatre grands parents étaient des grenouilles de bénitiers, ma mère n'avait pas voulu de cette hypocrisie pour mon éducation, je ne savais donc rien du Bon Dieu et de tout ce qui va autour. J'aurais accepté de recevoir un peu de spirituel, sans les salamalecs.

Je me suis mise à penser que le Dieu de l'Amour existait dans cet ailleurs mystérieux.

« Je suis citoyenne du grand Ailleurs, ce pays de nulle part et de partout, dont la seule et unique loi se résume au seul mot Amour », me suis-je dit. Je m'ignorais capable d'une telle envolée lyrique. Découverte d'une nouvelle moi.

À chacune de nos rencontres, nous nous faisons furtivement la bise, pas plus. Moi je m'arrangeais, à chaque fois, pour que mes lèvres soient près de sa bouche, espérant qu'il oserait enfin un baiser... ! Mais non, rien, la bise, simplement la bise. Nous parlions de choses et d'autres, de nos études respectives. Ce devait être un grand timide, seulement je ne voulais pas avoir l'initiative, je craignais d'être prise pour une dévergondée. Certes, moi aussi j'étais timide, et farouchement pudique, même. Ce n'était pas le premier garçon avec lequel je sortais, j'avais déjà eu des aventures, je n'étais plus une oie blanche. Et bien, avec lui c'était tout neuf, c'était différent, merveilleux, et j'avais peur. Peur, parce pour la première fois je me sentais vraiment amoureuse. Pour la première fois, oui, vraiment... !

Après une soirée au cinéma il me raccompagna. Au moment de nous dire « À demain ! », il se pencha. Au lieu de me faire la bise il me murmura dans l'oreille ces mots magiques : « *Je maintiens et confirme ma déclaration du premier jour, je persiste et je signe, c'est bien toi* ». J'ai littéralement fondu dans ses bras, il a posé ses lèvres sur les miennes et là, je me suis sentie transpercée. Une onde de choc me transporta, me transmuta même, dans ce pays Ailleurs qui n'est qu'Amour. Je me demande encore si je n'ai pas perdu un peu connaissance. En tout cas, je sais que je ne savais plus, où j'étais, qui j'étais... S'il faisait jour ou s'il faisait nuit, si nous étions sur terre ou sur une autre planète, s'il pleuvait, s'il y avait du vent, mais je savais que je vivais un moment inoubliable...

J'étais dans mon ailleurs si merveilleusement mystérieux, ça, je le savais, et je le sais toujours. Il est impossible d'oublier des moments pareils.

- Je suis étudiant en musique, m'avait-il dit.

- Je suis étudiante en peinture, avais-je répondu.

Nous nous étions présentés l'un à l'autre par ces banalités, dès le soir de notre rencontre, entre les bulles d'un champagne ordinaire. Pour nous, il eut plus de valeur que tous les meilleurs millésimes. Nous fûmes étudiants en amour pendant deux mois avant de soutenir ensemble notre thèse. Les examinateurs nous gratifièrent, sans la moindre hésitation, de la mention « *excellence avec félicitations du jury* ». Nous étions les seuls jurés, dans ce studio du bord de mer, sur la plage de Ville-neuve les Maguelonne. J'en avais demandé les clés à maman, elle me les avait confiées, sans être dupe de mes intentions. Je lui avais parlé de cet ange venu de je ne sais quel ailleurs que tout le monde appelait Ben. Moi, dans notre intimité amoureuse, je préférais murmurer : « *Benoît* ». Ben n'est qu'un claquement sec, une invective, une somation. Benoît est gouleyant, sensuel. Si on prend le temps de le laisser couler entre ses lèvres, la finale vous oblige à ouvrir la bouche, dans l'attente d'un baiser. Les murs du studio résonnent encore de ce prénom magique, je l'ai lâché cette nuit-là, sur tous les tons, sans retenue.

Un concerto pour musique de chambre, d'amour.

La lune fut notre seul témoin. Le bruit des vagues, se mourant sur le sable, accompagna nos découvertes, nos fous rires, nos petites agaceries. Le va-et-vient de la mer, roulant sans cesse ses galets, rythma nos étreintes. Une première lame, fulgurante, nous souleva, nous emporta, nous transporta, d'autres suivirent, nous ne nous en lassâmes pas, bien au contraire.

Nous nous connûmes, nous reconnûmes, nous reconnûmes encore, et encore... Et encore... Et en... co... ore...

Nous avons confirmé, persisté, signé.

Il était moi, j'étais lui... Nous étions tout, nous étions nous. Nous étions bien « *nous* », un seul et même « *nous* ».

Au petit matin, sur la rambarde du balcon, une mouette criarde, insolente, vint nous annoncer le lever du soleil. Elle aurait pu attendre. Nous n'étions pas pressés, nous nous sommes octroyés le temps de vérifier que nous n'avions pas rêvé.

Tout était vrai. Ensemble nous avons ri et chanté sous la douche. Nous nous sommes mutuellement savonnés et rincés. Je l'ai laissé faire, il en fit de même. D'une grande serviette il m'enveloppa, me sécha. J'en fis autant.

Dans la douce fraîcheur de ce matin d'octobre, alors que les serveurs préparaient leurs terrasses, nous nous installâmes pour un petit-déjeuner, croissants chauds, pain beurre confiture, thé fumant. Nos doigts refusaient de se quitter, sous la table, nos pieds, nos genoux, continuaient leurs conversations. Nos yeux ne se lassaient pas de se susurrer « *je t'aime* ».

Nous venons de naître ensemble au prélude de notre histoire.

*** 3***

Ce fameux jour, où j'avais décidé d'aller voir cette exposition de peinture à Nîmes, je n'eus aucune difficulté à me lever, me préparer, prendre un copieux petit-déjeuner. J'ai eu envie de me faire belle... Je le fis. Je me sentais particulièrement légère.

Une bise dans les cheveux de Benoît encore endormi en travers du lit, descente au parking en sifflotant. Je m'installe tranquillement, démarre la voiture et me retrouve enfin dans ce bouchon, inévitable en ce début de matinée pour sortir de la ville. Et là, je me surprends à chanter, guillerette, tout émoustillée d'aller visiter cette galerie. Cet état me semble nouveau. « *C'est complètement surnaturel* », me suis-je dit. J'allais seule vers l'inconnu, sans avoir demandé à quiconque de m'accompagner, et je ne me sentais même pas stressée. D'ordinaire, j'aurais été en train de me mordiller les doigts, de me ronger les ongles, de tapoter sur mon volant mon agacement, de râler sans retenue après mes voisins de bouchon. Je suis de nature anxieuse, à me poser mille questions avant de faire quoi que ce soit. Est-ce que je vais trouver la galerie, aurai-je une place pour me garer ? Est-ce que l'exposition va me plaire ? Est-ce qu'il va y avoir beaucoup de monde ? Est-ce que... Est-ce que ? Voilà, ce que d'ordinaire je m'invente comme misères anxieuses.

Là, extraordinairement, incompréhensiblement, inconditionnellement, j'étais calme, mystérieusement calme... Oui, et c'était bon, c'était complètement nouveau, et fantastiquement agréable, j'étais dans le monde superlatif d'une sérénité extrême.

Étrange sensation.

Aucun problème n'a perturbé mon voyage, je ne me suis même pas rendu compte du temps passé. Une place se libéra devant moi, je pus me garer facilement.

Sans la moindre hésitation je suis entrée, j'ai traversé la galerie et je me suis figée devant le tableau « *Un regard par-dessus l'épaule* », là-bas, sur le mur du fond. Je n'ai rien vu en passant, ni à droite, ni à gauche. Y avait-il d'autres personnes, d'autres tableaux, des gravures, des sculptures ? Je l'ignore.

Une main invisible venait de me pousser jusque-là. J'étais pétrifiée, incapable du moindre geste. Sur la photo du catalogue je n'avais rien vu. Là, tout me sautait aux yeux, le jeu d'ombre et de lumière, le contraste entre le fond bleu nuit et ce visage lumineux, seulement les sourcils, les yeux et le nez. Une capeline noire dissimule le front. Un foulard blanc masque la bouche et le bas du visage. Seul reste ce regard. Uniquement ce regard. Surtout ce regard, avec cette ridule au coin de l'œil.

Cette fille me fixe, comme si elle voulait me faire passer un message, m'informer de quelque chose, me faire partager un secret. Je suis subjuguée par cette brillance au coin de la paupière. Simple suggestion, mélange délicat, subtil, énigmatique. Légère pointe de tristesse retenue. Soupçon de révolte résignée. Petite touche délicate d'un bonheur enfoui. Ces yeux, cette expression, ce foulard noué, ce regard, je connais, je connais, mais qui est-ce ? Et si c'était un miroir qui me reflète, en m'affublant d'accessoires venus d'une autre époque ? Je ne sais plus où j'en suis. Est-ce du présent ? Est-ce un passé qui remonte du temps ? Est-ce une éternité venue d'ailleurs me dire une vérité ? Mais quelle

vérité, et pourquoi ? Pourquoi à moi ? Est-ce une adolescente ? Non, une femme. Jeune ? Quel âge ? Dix-huit, vingt, vingt-deux ? Pas beaucoup plus en tout cas.

Si je suis venue à Nîmes sans me laisser envahir par la moindre question, ce doit être pour m'obliger à toutes me les poser maintenant ! C'est un torrent d'interrogations de toutes sortes qui me bouscule, me chahute, me bouleverse, me malaxe. Je suis prise de vertiges, je suis dans un vertige... Je suis un vertige... Je ne sais pas vers où je vais... Mes jambes, en coton, me soutiennent difficilement, je tressaille...

- Vous désirez un renseignement ?

J'ai sursauté. Sans bouger, j'ai simplement tourné la tête par-dessus mon épaule, pour voir, dans mon dos, l'homme qui venait calmement de me poser cette question. J'étais toujours figée, incapable de faire un autre geste. Il me regardait, je l'ai senti troublé, en tout cas moi je l'étais encore plus.

- Je... Je ne sais pas ! J'ai bafouillé. Je me suis ressaisie et finalement retournée.

Il m'a tendu la main en souriant.

- Bonjour, je suis Niño Diaz.

- Bonjour, je suis Estelle Delon.

Ma réponse fut machinale. Je me sentis intimidée d'être face à l'artiste, je ne m'y attendais pas. Glacée, j'étais glacée de la tête aux pieds

- Ouf... ! Quel honneur ! Je ne m'attendais pas à rencontrer l'auteur de toutes ces merveilles, en personne !

Je commençais à reprendre mes esprits face à cet homme à la quarantaine bien sonnée. Ni trop grand, ni trop petit, ni gros, ni maigre, presque ordinaire, sans marques ostentatoires manifestant sa qualité d'artiste. Simple, discret, presque banal, ce genre de personne qu'on ne remarque pas dans la foule. Pourtant je ressentis une présence chaleureuse, une force étonnante dans ce regard lumineux posait respectueusement sur moi. J'en fus rassurée.

Après tout, cette rencontre inattendue me plaisait. J'ai souri. Je n'ai rien trouvé de mieux pour sortir de mon étonnement.

- Voulez-vous que nous bavardions un moment ? Je peux vous proposer un café, ou autre chose ? Me dit-il.

Il était délicat dans ses gestes, courtois dans sa façon de me parler.

- Oui, je veux bien, j'ai mille questions à vous poser, mais c'est un peu confus dans ma tête.

Nous sortîmes et nous installâmes à la terrasse du café voisin, juste contre la porte de la galerie, cette position stratégique lui permettait de jeter un coup d'œil à l'intérieur, si nécessaire. Il n'y avait personne à l'intérieur, j'étais la seule visiteuse.

Il accompagna mon fauteuil par le dossier pendant que je m'asseyais. La Classe. Ce n'était pas chose courante dans mon entourage. J'ai remercié, agréablement touchée et troublée par ce geste délicat.

- Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de cette rencontre ? Me demanda-t-il, en souriant.

Nous étions confortablement installés. Nous avons commandé deux cafés.

- Hier, mon professeur de peinture m'a donné votre catalogue en me disant que cela devrait m'intéresser.

- Vous êtes aux beaux-arts ?

- Oui, dans la classe de Monsieur Philibert.

- Louis Philibert ?

- C'est ça... Vous le connaissez ?

- Nous avons fait nos premières armes ensemble à Paris. C'est un ami... Nous nous rencontrons souvent, nous avons su préserver de bonnes relations. C'est certainement un excellent technicien et un très bon pédagogue. Il aurait pu faire une grande carrière, il lui a juste manqué un brin de folie.

- Que voulez-vous dire ?

- La réalité, la simple réalité. Pour s'exposer dans des galeries il faut être un peu fou, vouloir vivre de sa peinture relève d'une forme d'inconscience enrobée d'une bonne dose d'absurdité.

- Alors vous l'êtes ?

Je m'étonnais moi-même de l'insouciant légèreté de mes questions.

- Fou... ? Oui, je le suis complètement, depuis vingt-huit ans. Il m'arrive de me dire que je suis dingue depuis toujours, à moins que ce ne soit une tare héréditaire, allez savoir ?

Son regard sembla se perdre dans le lointain, furtive échappée. Il se ressaisit, essaya de se distraire d'un éclat de rire. Redevint sérieux.

- Puis-je vous demander pourquoi vous êtes venue voir mon exposition ?

- Je suis venue parce que Monsieur Philibert me l'a proposé. Finalement je me dis que je pourrais, peut-être, faire un devoir de présentation de votre travail pour ma classe ?

- Oui ! Ce doit être une bonne idée...

Il me dévisageait, mon audace semblait l'amuser. Je devins rouge de confusion.

- Euh... ! Non, je suis confuse, n'en tenez pas compte... J'ai dit ça sans réfléchir, cette idée m'est venue toute seule, je n'y avais pas pensé en venant... Je vous prie de m'excuser, je crois que je suis un peu culottée.

Je l'ai gratifié d'un sourire pour mieux masquer ma timidité, et me faire pardonner mon impudence. Je ne savais plus où me mettre. Je bafouillais. Mais qu'est-ce qui m'a pris ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Jamais je n'ai été impolie à ce point. Ce que je viens d'inventer est complètement dingue !

Il me regardait, amusé.

- C'est très bien, au contraire. Vous venez de me montrer que, vous aussi, vous savez être folle... C'est parfait, ne changez rien surtout, ne changez rien !

- Ah bon !

J'ai éclaté d'un rire un peu nerveux, je ne m'attendais pas à cette réaction qui me sembla toutefois un peu surprenante.

- Un artiste est un subtil mélange, un peu comme un parfum délicat. Il faut un bon tiers de technicité, un autre tiers de savoir-faire, un gros tiers d'intuition et enfin, un grand tiers de folie.

Il énonça la fin de sa phrase en rigolant, avec emphase il écarta ses bras, donnant plus d'ampleur à sa plaisanterie. J'ai éclaté de rire avec lui.

- Mais avec quatre tiers, ça déborde ?

- Vous avez tout compris. C'est fou, parce que cela ne peut pas rester dans les limites de ce qui semble être convenu et donc, et donc ? Il me dévisageait, me laissant avec sa question que je ne comprenais pas. Il gardait sa main tendue vers moi attendant ma réponse.

- Je ne sais pas.

- Et donc du convenable...

Il prit un air doctoral, précieux, en tout cas moqueur. Voyez-vous, jeune fille, l'académisme n'a de sens que si nous le dépassons, si nous osons en sortir, si nous acceptons qu'il soit le préalable à autre chose. Nous avons trop tendance à en faire une vérité intangible, un dogme. Seulement voilà, il y a un problème.

- Lequel ?

Il redevint sérieux

- La vérité est la portion d'un tout dont le reste est à découvrir. L'académisme, la technique, le savoir-faire, ne sont que les parties d'un tout, et uniquement les parties d'un tout. Elles ne sont pas le tout. Il faut savoir oser aller chercher le reste, le détail du reste. Louis n'a pas su oser. Ce n'est pas un reproche que je lui fais. Il devait rester à ce stade-là, pour vous enseigner tout ce qu'il sait, et il maîtrise parfaitement bien son savoir. Dans ce domaine c'est un virtuose.

- Il a aussi l'art de nous le transmettre, c'est un professeur généreux.

- C'est son originalité, incontestablement. Il est bien à sa place... Je me demande si sa folie à lui ne serait pas dans l'art de sa pédagogie, finalement... ? Il doit falloir être complètement fêlé, pour affronter une bande de quinze apprentis en irréalisme.

Nous avons éclaté de rire ensemble. Je me sentais détendue, insouciant au fait que je conversais avec un maître.

Il me déroutait un peu. Il avait la manie de passer du sérieux à la dérision avec une rapidité déconcertante. Sa courtoisie, la douceur du ton avec lequel il m'expliquait tout cela, me fascinait, je me laissais prendre à son jeu avec de plus en plus de délectation. Il jouait, c'était évident.

- Bien ! Qu'elle est la première des milles questions pour votre exposé... Je ne sais pas si vous l'avez compris mais nous sommes déjà en train de travailler à votre exposé.

- Heu ! Oui... Vous me prenez au dépourvu... Si, j'en ai une, dis-je après un petit temps d'hésitation... En fait, je crois que je suis venue pour vous poser cette question.

- Allons-y... Je vous écoute.

- Dans votre plaquette vous expliquez votre besoin de changer l'agencement de vos toiles lors d'une exposition, pour quelle raison ?

- C'est une très bonne question... L'idée sous jacente est simple. Chaque toile, gravure, dessin, gouache, ou autre, raconte une histoire, disons une historiette. L'ensemble de la présentation est une grande aventure faite de petits bouts juxtaposés, ordonnés d'une certaine façon, selon mon humeur, et celle du galeriste le jour de l'accrochage. Lui et moi nous avons évolué, le public change, il peut revenir, accompagné d'amis différents, ou seul. Si je laisse le même ordonnancement je vais, inévitablement, obliger le visiteur à suivre un fil conducteur imposé, enfin plus ou moins. Je ne change pas les œuvres exposées, je modifie ma narration.

- C'est faisable ?

- Bien sûr. Rien ne s'oppose à cette fantaisie. C'est même stipulé dans mon contrat, je tiens à cette liberté.

- Comment vous est venue cette idée ?

- Un jour, à Londres, je me suis ennuyé en faisant le tour d'une manifestation à laquelle je participais avec plusieurs artistes. Nous étions une vingtaine, venant de différents horizons. Le conservateur du musée nous avait imposé un plan, après huit jours d'exposition cet ordonnancement figé m'exaspéra. Me vint alors une intuition, tous ensemble nous avions quelque chose à dire, isolés chacun dans notre petit coin nous n'avions plus aucun sens. Nous étions sans valeur. Il avait octroyé à chacun d'entre nous un espace bien précis, une sorte d'alcôve depuis laquelle il était impossible d'entrevoir ce qui se passait dans celle d'à côté. Nous avions, individuellement, un territoire bien délimité, nous étions confinés derrière nos cloisonnements imposés. J'ai eu envie de tout reprendre et de partir avec mes toiles.

- Vous l'avez fait ?

- Non, je ne l'ai pas fait par égard pour mes collègues. J'ai tourné pendant deux jours, d'une pièce à l'autre, je ne trouvais pas le pourquoi de mon désarroi. Agacé, j'ai pensé que d'aller prendre l'air un

moment me ferait le plus grand bien. Dans le hall d'entrée j'ai croisé la file d'attente au guichet. Les gens se saluaient, s'interpellaient, bavardaient, riaient, s'amusaient. Je suis retourné dans le musée, j'ai fait le tour au pas de charge. J'avais enfin compris. Alors, l'idée m'est venue, en voyant l'ensemble de ces toiles, que tous, nous pourrions raconter une histoire extraordinaire. Il suffisait de mélanger nos œuvres en une forme de désordre harmonieux, évocateur d'une petite partie de vérité. L'harmonie de l'Univers est faite du brassage de nos différences. C'est ce que venait de me rappeler cette file d'attente bigarrée, métissée d'hommes et de femmes de toutes origines, comme seule Londres peut nous le proposer. Vouloir nous enfermer, chacun, dans notre tout petit coin d'espace, c'est courir à la perte de nous-mêmes et du tout que nous formons. L'Univers est une myriade de petits territoires reliés entre eux par d'invisibles liens. Ces liens nous unissent et nous permettent d'aller vers notre devenir, cet hypothétique ailleurs que certains appellent le bonheur, ou le paradis, ou encore l'eldorado. La liberté a besoin d'espace, elle ne s'épanouit pas dans le cloisonnement. Nous sommes unis vers, en deux mots. Voilà pourquoi il me semble illusoire et complètement absurde de vouloir, envers et contre tout, préserver nos petits territoires, nos petits avantages acquis de pacotilles. Les barrières, les clôtures, les murs, les frontières, nous séparent et détruisent l'harmonie du tout. Ce sont autant de dogmes immuables brandis à la face du monde pour justifier des inquisitions ou des dictatures de toutes sortes... Nous en crevons.

L'amour est le moteur de la vie. Vous êtes d'accord ?

- Bien sûr !

- Oui mais voilà, l'amour est une folie que nous enfermons dans des principes, la peur est la folie que nous utilisons pour mieux nous protéger de l'amour. Ce qui explique tous nos despotismes furtifs ou affichés. La vie ne se quantifie pas, elle est. L'amour ne se mesure pas, ne se décrète pas, ne se justifie pas, il est... Et c'est tout ce qu'il doit être...

J'étais clouée à mon siège. Il était véhément, mais pas du tout agressif. Je sentis une force de conviction phénoménale, sans ostentation. Il disait simplement ce qu'il pensait. Je bus ses paroles avec bonheur, à aucun moment je ne sentis chez lui une envie de m'imposer quoi que ce soit. Il m'offrait déjà son savoir. Je compris cela bien plus tard.

- Je n'avais jamais pensé à l'Univers avec cette connotation...

Il y eut un éclair de tendresse dans son sourire, furtivement. Il devait me trouver un peu nunuche...

Il a continué, sans donner l'impression d'avoir été interrompu par ma réflexion.

- Dans la nuit, avec certains de mes collègues présents nous avons tout bougé. Toiles, sculptures, dessins, gravures, tout a été mélangé. Les cloisons mobiles ont valsé. Nous avons transformé l'horizontalité. Des œuvres étaient posées à même le sol, d'autres à hauteurs d'yeux, d'autres encore franchement en hauteur. Dans les jours qui ont suivi il a fallu canaliser la foule. Les critiques dans les journaux furent élogieuses. Seuls certains grincheux nous ont boudés. À partir de ce jour-là, je me suis mis à tout mélanger dans mes propres expositions, pour ne plus rien avoir de statique. Tout n'est que mouvement et doit le rester. Nous sommes en vie parce que nous respirons, la vie est une respiration, un va-et-vient, un rythme entre le tout et le rien, du zéro à l'infini... La création est l'annonce du temps de la vie. Une toile doit vivre, plusieurs toiles ensemble doivent vivre, une exposition doit être l'expression de la vie, si elle est figée elle est froide, sans saveur, insipide, elle perd toute inspiration.

- Ouah ! Vous m'avez déjà fait tout mon exposé ! C'est génial !

- Ce qui est génial, c'est que vous avez eu l'idée de me poser cette question.

- Ah bon !

- Oui, personne ne me l'avait posée avant vous. Tous les critiques les plus influents ont écrit des tonnes d'articles à mon sujet et à propos de ma peinture, dans tous les pays où j'ai exposé. Aucun d'eux n'a eu l'idée d'y porter attention et de m'interpeller sur cette particularité. Je ne m'en cache pas, c'est écrit dans toutes mes plaquettes. Ce n'est donc un secret pour personne. En clair vous êtes la première personne à oser m'interroger sur ce point, depuis huit ans que je pratique de la sorte.

J'étais médusée, mais cela ne m'empêcha pas d'éclater de rire.

- Cela vous amuse ?

- Oui, cela m'amuse. Il y a huit ans, j'ai décidé de faire les beaux-arts, j'ai eu envie de devenir peintre. C'est amusant, cette coïncidence !

- Oui, ce n'est certainement qu'une coïncidence... Qu'est-ce qui vous a incité à faire ce choix des beaux-arts ? Si je peux me permettre ?

- Je n'en sais rien du tout. Personne dans ma famille n'a eu de vocation artistique affichée ou refou-
lée. Tout mon entourage a été surpris de mon désir. Mon grand-père a hurlé comme à son habitude, ma mère en a ri. Elle a ri et elle a pleuré, même. Ce rire excessif était nerveux. J'ai cru qu'elle était fâchée par mon idée. Elle m'a rassurée : « *Fais ce que tu as envie de faire, ma chérie, fais-toi plaisir, c'est ce qui compte le plus* ».

- Oui, c'est ce qui compte le plus. A-t-il simplement ajouté sans me regarder...

Un court silence, puis il a ajouté...

- C'est amusant ce que vous venez de dire ! Vous aviez quel âge, quand vous avez pris cette décision ?

- Dix-sept ans... ! Pourquoi ?

Il eut un sourire amusé et me fixa droit dans les yeux.

- J'avais, moi aussi, dix-sept ans, quand j'ai décidé d'être peintre et de tout faire pour qu'un jour je sois reconnu dans le monde entier.

- Et, vous y êtes arrivé à être reconnu ?

- Puis-je dire oui... ? Je préfère dire non. Je ne pense pas que je sois arrivé à mon objectif... Il manque toujours un petit bout au tout que nous cherchons, une quête n'est jamais finie, elle est à faire.

Il me fixait en souriant, goguenard, le coude posé sur le bras du fauteuil, le menton appuyé dans sa main, l'index tapotant sa joue, un sourcil relevé, une légère grimace au coin des lèvres marquant son interrogation...

Nous avons bu notre café, froid d'avoir patienté.

- Vous êtes mariée, Estelle ?

Je fus un peu surprise par cette question, elle ne me semblait pas appropriée, surtout après ce bel échange que nous venions d'avoir.

- Je vis avec quelqu'un, oui. Il est musicien et j'adore ce qu'il fait. Encore un métier qui n'est pas dans la lignée familiale. Mon grand-père n'est pas très favorable à mon style de vie, mais je m'en moque.

- Vous avez encore vos grands-parents ?

- Mes grands-parents maternels sont toujours là, ceux du côté de mon père, non. Ils sont partis tous les deux après leur fils, en seulement une année, quand j'étais enfant.

- Cela a dû être une dure épreuve.

- Pas vraiment, je ne me suis jamais entendue avec aucun de mes grands-parents. Ils ont tous eu l'idée saugrenue de me modeler à leur façon. Ils sont tombés sur un os, je ne suis pas de soumission facile. Quelque fois, je me dis que j'ai dû avoir un ancêtre révolutionnaire, quelqu'un qui refusait

toute allégeance aveugle à l'ordre établi, mais il doit y avoir très longtemps, il a dû se perdre dans la nuit des temps.

- Un artiste est un révolté, c'est souvent la raison de son brin de folie, c'est aussi ce qui le rend créatif. La création est, en soi, une révolution, depuis l'origine des temps. Même la première création est une folie. Je me demande si là-haut, sur son nuage, le grand barbu sait où il va, avec cet Univers qu'il nous a concocté. Je le soupçonne de malice.

Il me dévisageait toujours, j'eus un instant l'impression qu'il regardait au-delà de moi, il se ressaisit, se repositionna dans son fauteuil en soupirant.

- Vous m'avez demandé de faire un exposé sur mon travail, et j'en suis flatté. Je voudrais bien accepter mais, avant, j'aimerais rencontrer votre compagnon. Je voudrais éviter toute ambiguïté.

- Benoît me laisse mener mes études comme je l'entends, il n'interfère pas dans mes choix.

Je me sentais un peu agacée qu'il puisse mêler mon compagnon à mes choix de travail, mais j'avais aussi envie qu'ils fassent connaissance. L'idée que Ben ait l'opportunité de voir cette fameuse toile me réjouissait.

- C'est bien ainsi, mais je souhaiterais le rencontrer tout de même. Pouvez-vous venir déjeuner avec moi, tous les deux, demain, ici ?

- Oui, je pense.

- Très bien. Alors disons à demain. Voici ma carte avec mon numéro de téléphone, vous pouvez m'appeler quand vous voulez, s'il y a un contre temps. Vous pouvez aussi m'appeler à la galerie.

Il s'est levé. En me saluant il ajouta simplement :

- Je pense que vous allez faire le meilleur exposé de la classe et cela fera certainement plaisir à Louis. Vous le saluerez de ma part.

- Dès que je le vois, c'est promis... À demain.

- Une dernière question, si vous le permettez ?

- Oui ?

- Pour quelle raison vous a-t-il donné mon catalogue et parlé de cette exposition ?

- Je ne sais pas, il pense qu'il y a une similitude entre ma façon de peindre et votre travail. Mon style serait proche du vôtre... ! Pour ma part, je ne le pense pas.

- Il a toujours eu une indéniable habileté pour déceler la qualité, je lui fais confiance sur ce point. J'aimerais pouvoir le vérifier par moi-même en voyant vos toiles, si vous le voulez bien ?

- Oh, non... ! Vous n'êtes pas sérieux !

- Donnant-donnant, vous faites un exposé sur moi, je vérifie l'appréciation de Louis, et je lui communique mes appréciations.

- Ouf ! Là, vous me mettez la pression, j'étais calme et étonnamment tranquille en venant ici, je repars avec une tonne de stress.

- Rassurez-vous, je ne suis pas un ogre, et si votre professeur a pensé vous adresser à moi, c'est qu'il a sa petite idée. Je le connais, c'est une fripouille.

- Vous croyez ?

- Ayez confiance, rien ne se fait par hasard... Notre rencontre en est certainement la preuve.

- Je suis très troublée parce que vous me dites.

- Allez, allez... ! À demain, midi.

Il me serra la main en la prenant entre les deux siennes. Il s'inclina légèrement.

- Je suis très heureux de vous avoir rencontré... Nous allons faire du bon travail.

Je me suis dépêchée de rentrer à Montpellier, j'avais une envie folle de parler avec Benoît de ce que je venais de vivre. Je l'ai trouvé en train de se préparer une omelette au fromage. Il sortait tout juste du lit. L'odeur de cuisine me rappela qu'il était temps pour moi aussi de manger. Mon homme est le roi incontesté de l'omelette, toujours cuite à point et légèrement baveuse au cœur, quel qu'en soit l'assortiment. Lorsqu'il la sucre et la flambe au rhum, alors là... C'est divin. J'ai rapidement préparé une salade, mis le couvert et débouché une bouteille de rosé qui nous attendait dans la porte du frigo.

- Tu as quelque chose de particulier à arroser ?

- Oui, notre repas de midi ensemble.

- Ce n'est pas une originalité ! Surtout qu'il est déjà quatorze heures.

- Non, mais j'ai plein de choses à te raconter. Je viens de vivre un moment fantastique, et j'ai fait une rencontre époustouflante, je ne m'attendais pas du tout à ce qui vient de se passer.

- Alors, tu es allée voir cette expo ?

- Oui, et figure-toi que le peintre était là !

Pendant le repas je lui ai tout raconté dans le détail, le tableau, sa façon de modifier l'organisation de l'exposition de ses toiles, les raisons qui l'ont poussé à faire ce choix original. Je lui ai parlé de sa philosophie, de sa vision du monde.

- Il me propose de faire un exposé sur sa peinture, que je présenterais dans la classe de Monsieur Philibert. Ils se connaissent, ils étaient aux beaux-arts ensemble.

- C'est super cette proposition ! Tu vas le faire ? Benoît était enthousiaste.

- J'ai très envie, mais il veut aussi voir mon travail. J'avoue que cette idée me panique.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas ! Lui, c'est un super-pro, un homme reconnu, moi je ne suis qu'une élève !

- Si ton prof t'a donné ce catalogue et parlé de ce peintre c'est qu'il a une idée derrière la tête, surtout s'il le connaît. Il se pourrait très bien qu'ensemble ils aient déjà parlé de toi. Ce n'est en tout cas pas par hasard si tu as cette proposition... Alors fais-le !

- Tu crois qu'ils se sont déjà rencontrés à mon sujet ?

- Je n'en sais rien ! Ce ne serait pas surprenant !

- Tu me mets encore plus la pression... En tout cas, il veut aussi que nous mangions, toi et moi, avec lui, demain à midi.

- Ah bon ? Et pour quelle raison ?

- Il veut te connaître et discuter en ta présence des modalités de ce travail.

- Et bien, allons-y ! Je suis libre.

* 4 *

À l'heure dite, et même légèrement en avance, nous entrâmes dans la galerie. Niño Diaz était là, en présence d'un homme qui par ses manières et son excentricité ne donnait pas l'impression de vouloir dissimuler son homosexualité.

- Il nous présenta Gaétan De Senlis, le galeriste.

L'homme portait d'amples vêtements en lin. Très bronzé par une exposition au soleil certainement fréquente, le crâne rasé, il semblait sorti d'un ashram. Une fine boucle d'oreille en or, du côté gauche et quelques bracelets du même métal ajoutaient une signature sans équivoque à sa différence affichée. Il se dandina ostensiblement en me tendant la main pour me saluer.

- Alors, chère enfant, vous êtes l'élève de mon très cher ami Louis Philibert, m'a-t-on dit... ?

- Oui Monsieur.

- Elle me fait rire, avec son « *oui monsieur* » Elle est adorable, cette mignonne... Il me regardait avec insistance, j'en étais perturbée. Vous a-t-on déjà dit que vous avez de très jolis yeux, ma petite... Il me dévisageait encore, un œil à moitié ouvert, un demi-sourire au coin des lèvres. Il tourna la tête vers le fond de la salle... Presque les mêmes... Presque... C'est fou.

- Euh, oui... ! Merci...

J'ai regardé Niño, il semblait s'amuser de la scène, Benoît, quant à lui, retenait difficilement un fou rire. Je ne savais pas quelle attitude adopter.

- Vous connaissez Monsieur Philibert ? Dis-je pour essayer d'enrayer mon malaise.

- Cette façon de dire « *Monsieur* ». Oh ! Qu'est-ce qu'elle m'amuse, cette petite... Appelez-moi Gaétan ! Ou mieux, Gat, comme les intimes ! Mais, « *Monsieur* », c'est démodé ! Cela pourrait même paraître un petit peu vulgaire !

La main cassée, le petit doigt en l'air, il balayait l'espace devant son visage...

- Et en plus elle me demande si je connais Loulou ? Quelle question saugrenue... ! Mon enfant, sachez que nous avons le même nombril... Il pouffa de rire... Nos mères eurent la chance extraordinaire d'être accouchées par le grand professeur Gasquet de la Merlière, titulaire de la chaire d'obstétrique, une sommité, ma chère, une sommité. Aucune femme de la bonne société montpelliéraine n'aurait voulu se confier à d'autres mains... Il se dit même qu'il avait un doigté de velours... Le vilain...

Il ricana, l'œil en coin, d'un air qu'il voulait canaille... Après avoir marqué une pause, le coude posé sur sa main, le pied légèrement en avant, genou fléchi, en fait en représentation, il continua son histoire.

- Ce cher Louis et moi partageâmes les mêmes fonds baptismaux. C'est l'évêque de Montpellier, en personne, qui accueillit notre profession de foi et bénit la confirmation de nos vœux de baptême. Louis s'est un peu détourné de la voie tracée... Enfin, bon, c'est son choix... Quant à moi, je suis resté fidèle à mes convictions. Maman a toujours fait en sorte de me donner une éducation qui fasse honneur au nom que je porte. À la mort de père, nous sommes venus vivre à Nîmes, chez ma grand-mère maternelle que nous accompagnâmes, maman et moi, jusqu'à son dernier souffle... Grany a beaucoup souffert les derniers temps, pensez donc, un cancer du colon doublé d'un cancer des os, une horreur. Maman n'en est toujours pas remise.

Il donna un petit coup de doigt au coin de son œil, du côté de la tempe, comme s'il cherchait à écarter une hypothétique larme ?

Il avait une façon particulière de prononcer « *maman* » en accentuant de façon très aiguë la dernière syllabe, après avoir marqué un petit temps d'arrêt. Il ponctuait chacune de ses phrases d'un claquement de bouche, un peu énervant, au bout d'un moment.

Je me sentais perdue, Benoît et Niño semblaient beaucoup s'amuser. Ils restaient discrets. On a du savoir-vivre, quand on se trouve en si élégante compagnie... Enfin, tout de même !

Imperturbable, le maître des lieux continuait son petit spectacle... D'un revers de main il balaya une amorce de spleen calculé et volontairement théâtral... Sauterelle excitée, il passait de la tristesse à la moquerie, de la dérision à l'agitation.

- Ah ! Ce bon Louis... Il se pencha vers moi, la bouche arrondie, l'œil mi-clos, il me susurra, d'un air qu'il voulait triste...

- Lorsque nous eûmes quinze ans je fus follement amoureux de lui. Savez-vous ce qu'osa me faire ce vaurien ?

- Non !

- Il préféra les filles... Quelle horreur... !

Il eut un profond soupir, bruyant...

- Enfin, chacun sa vie... ! Bon... !

Il se tourna vers Benoît.

- Alors, et vous... ? Vous êtes le compagnon de cette charmante enfant au regard si lumineux... ?

Il insistait, j'étais confuse... À nouveau, il tourna la tête vers le fond de la galerie et jeta un coup d'œil rapide à ce fameux tableau.

- Oui, Benoît Esposito, répondit Ben en lui serrant la main.

- Benoît Esposito... Benoît Esposito... Je connais ce nom...

Il ne semblait pas vouloir laisser Ben dégager sa main, il la gardait ostensiblement dans la sienne.

- Benoît... ! Oui, j'y suis... ! Vous êtes musicien ?

- Oui... Ben avait pu se dégager, et masquait mal son exaspération.

- J'ai trouvé... Oh ! Le cachottier... Vous êtes le meneur d'un groupe de jazz... Ne me dites rien...

Ne me dites rien... Je sais le nom... Euh... Je vous ai entendu en concert... C'était très excitant tous ces jeunes gens qui dansaient... C'était fou... C'était fou... Il tapait des mains, comme un enfant émerveillé devant un sapin de Noël.

- Je ne suis pas le meneur, je joue avec d'autres musiciens dans un orchestre, le « *Palavas Jazz-band* », nous ne sommes pas une revue de cabaret. Il fut ferme dans sa rectification, presque agressif, en tout cas irrité.

- Oui ! Bon... ! C'est la même chose... Vous êtes de Palavas ?

- Non. Pas du tout. La réponse fut sèche, cinglante. Pour lui la comédie avait assez duré.

Nous fûmes libérés par Niño Diaz.

- Nous te laissons, Gaétan, nous te laissons... Je dois discuter avec Mademoiselle Delon de son prochain mémoire d'étude.

- Allez-y mon chou, allez-y... À toute à l'heure. J'ai des choses à te dire pour Paris.

Niño me prit par le bras et nous entraîna rapidement vers la sortie. Il se laissa aller en arrivant sur le trottoir.

- Gaétan est un excellent galeriste, une véritable encyclopédie de l'histoire de la peinture, avec un carnet d'adresse colossal, mais alors, qu'est-ce qu'il peut être pénible ! Il est constamment en représentation, c'est fatigant à la longue...

Il est temps d'aller nous remonter le moral... Je vous invite à ma cantine.

Il nous entraîna dans un petit restaurant du centre, proche de la Maison Carrée. On sentait qu'il avait ses habitudes, le patron, les serveuses et certains clients le saluaient. Il traversa la salle comme un député en campagne électorale. Il serrait des mains à droite et à gauche. Tapotait une épaule, faisait la bise à quelques-unes des femmes présentes. Gratifiait certaines d'un : « *Bonjour ma chérie, comment vas-tu ?* » Pour les hommes c'était plutôt : « *Salut mon grand* ». Il était chez lui.

Il nous proposa de nous installer sur la banquette, dos au mur, nous avions ainsi une bonne vue sur toute la salle. Il se mit en face de Ben.

- Vous êtes mes invités. Ne dites rien, c'est inutile... De toute façon Alexandre, le patron, a des consignes... Alors ! Il me sourit et se tourna vers Benoit... Je peux vous poser une question ?

- Oui, Bien sûr !

- Palavas, vous en êtes originaire ?

- Pour le nom de l'orchestre ?

- Oui.

- Non, pas du tout. Nous avons donné notre premier concert dans cette ville. Nous avons adopté ce nom pour remercier les gens qui nous avaient fait confiance en nous invitant alors que nous étions de parfaits inconnus.

- C'est donc un emprunt ?

- Exactement, mais il nous convient parfaitement, il nous a toujours porté chance.

- Vous vous êtes rencontrés à Palavas, tous les deux... ?

- Euh... Oui ! Mais comment le savez-vous ?

J'étais interloquée. Est-ce un voyant ?

- Le regard, Estelle, le regard...

Il semblait amusé. Dans ses yeux je crus percevoir à nouveau une petite pointe de tendresse.

- Comment ça, le regard ?

- Pendant que Benoît me faisait sa réponse, vous l'avez amoureusement et délicieusement regardé, en penchant la tête, légèrement. Votre tendre sourire vous a trahi... J'aime observer les gens, essayer de deviner ce qu'ils ne veulent pas montrer, cela m'aide pour mes portraits et l'expression que je peux leur donner. C'est chez moi comme une deuxième nature.

- Personne ne sait que le nom de l'orchestre cache aussi ce secret, ajouta Benoît. Je suis étonné et amusé de constater avec quelle facilité vous avez pu le deviner !

- Alors nous serons trois à présent, mais rassurez-vous je ne dirai rien à personne.

Il passa le doigt sur sa bouche fermée. Un mafieux sicilien n'aurait pas fait mieux.

- Merci, lui dis-je simplement.

- C'est comme moi, Niño Diaz est un nom d'artiste, j'ai pris le nom de mon grand-père, un réfugié de la guerre d'Espagne. Seules, ma mère et ma grand-mère connaissent les raisons de ce choix. Mon vrai nom c'est Michel Espinasse, du nom de celui qui a épousé ma mère... J'avais un an. Vous voyez, nous avons chacun nos secrets !

Il appela le patron pour la commande. Une sorte de pirouette pour changer de conversation.

- Estelle vous a fait part de notre conversation d'hier ?

Il s'adressa à Benoît, après m'avoir gratifiée d'un sourire, un peu comme s'il y avait, déjà, une connivence entre nous. L'impression d'hier revint.

- Oui. Elle a été dithyrambique à votre sujet, surtout à propos de votre façon de concevoir vos expositions. Cette idée de modifier à l'envie l'ordonnancement et de raconter une histoire différente à chaque fois, j'ai beaucoup aimé.

- Vous aimez, vous aussi ?

- Bien sûr. Je partage pleinement votre point de vue. Je n'aime pas faire deux concerts de la même façon. Je change constamment. Ce qui est figé me déconcerte... Alors, être déconcerté pour un concert... ! Ce n'est pas bon.

Les yeux de Ben pétillaient de malice. Michel éclata de rire.

- J'aime ton humour, c'est extra.

Il se tourna vers moi.

- Tu vois, je n'ai rien inventé d'extraordinaire !

- Oui, je sais, mais avec toi, ce sont les explications et tout ce que tu as dit sur ta conception du monde, ta philosophie. C'est ce qu'il y a autour de l'idée, qui m'a émerveillé, ta façon de raconter, également... Si, j'ai beaucoup aimé...

- Merci.

Il me regarda gentiment. Je me sentais pleine d'entrain. Nous venions de nous tutoyer tout naturellement, comme si nous nous connaissions depuis longtemps. J'avais l'impression que nous faisons partie du même monde. C'était vraiment étrange ce sentiment, de plus en plus présent, que nous n'étions pas des inconnus l'un pour l'autre. Je sentais, au fond de moi, clignoter une petite lumière qui me chuchotait : « *vous vous connaissez, vous vous connaissez !* ». J'eus cette même sensation hier, dès notre premier regard, lorsqu'il m'interpella dans la galerie.

Afin de chasser cet étrange ressenti, je me suis trouvé une anecdote, pour conforter ce que je disais.

- Avant-hier, j'ai retrouvé Benoît dans le garage où ils font leurs répétitions avec son orchestre. Il était en train d'expliquer ce qu'il désirait pour le morceau qu'ils travaillaient. À chaque fois je suis fascinée, il me fait craquer, et je craque, avec délice.

J'ai regardé mon amoureux, tendrement.

- La façon qu'il a de raconter l'histoire telle qu'il l'a voulue en écrivant la partition, m'enchant. Ce n'était pas une nouveauté pour moi, à d'autres occasions il leur avait tenu le même langage. Mais, ce que je veux dire, c'est que jamais personne ne m'avait expliqué le pourquoi avec autant de simplicité. Et toi, avec des mots de tous les jours tu m'as offert un impressionnant cours magistral. C'est pour cette raison que j'ai eu l'impression que tu venais de me faire mon exposé.

- Je t'ai dit ma répulsion à me laisser enfermer dans ce qui est académique. Ceci me conduit à exclure de mon discours le patois redondant de ceux qui fixent les canons du soit disant art.

- Tu ne fais pas de cadeaux, ajouta Benoît.

- Non... Je n'en ai pas envie. Si tu vas dans un grand amphithéâtre suivre une conférence d'un universitaire de l'art, de ceux qui font passer les examens, tu auras un cours magistral, là, oui, tu auras un cours magistral... Restons polis, je m'ennuie dans ces cas-là... Si tu vois ce que je veux dire... !

- Oui, dit Benoit.

- Tu arrives, tu cherches une place, tu évites de marcher sur des pieds. Tu te poses où tu peux, tu écoutes, tu prends des notes, tu applaudis, parce que tu es bien élevé. Tu repars apprendre par cœur ce que tu viens d'entendre et, pour finir, tu trembles de trouille le jour où tu passes ton examen... Pourquoi ? Tu te demandes si tu as tout bien compris. Tu n'as pas posé de question au « *Maître* », cela ne se fait, il ne faut pas l'interrompre pendant « la leçon ». Il faut boire, avaler les vérités assé-

nées comme des paroles d'évangile depuis des années. Dogmes immuables dont il n'a pas cherché à savoir s'ils étaient toujours d'actualité. En fait, il te ressort les chapitres de sa thèse de doctorat soutenue il y a un quart de siècle, après avoir sué dessus pendant quinze ans. Les vérités qu'il t'assène ont quarante ans d'âge... Une broutille... Seuls, les grands crus classés supportent un tel vieillissement.

Le dogme étouffe la vérité, le rituel tue le sacré, la rigueur pragmatique assassine l'intuition, bâillonne l'émotion. Or, ce sont nos émotions qui nous guident, nous prennent tendrement par la main pour nous dire le chemin de notre devenir. Les émotions sont des mots. Si elles sont mal comprises elles deviennent des maux. Si nous les acceptons et leur donnons tout leur sens elles deviennent des émaux... À nous de faire briller les émaux de nos mots.

- Ouah ! J'adore.

J'étais une nouvelle fois subjuguée.

- C'est génial, ajouta Benoît, je n'aurais jamais trouvé des mots aussi justes pour dire ce que je pense, et je pense la même chose que toi... Merci de me l'avoir dit de cette façon... Je crois que je vais composer un truc sur les émaux des mots de nos maux... Ça me branche...

Nous avons éclaté de rire.

- Je m'enflamme, c'est vrai... Mais prenez tout ce qu'il y a autour de vous et observez !

- Oui, je suis d'accord. En musique, tu dois être médiatiquement correct. Si tu ne corresponds pas à ce qui est voulu par les mandarins de la presse, de la radio et de la télévision, les idées démagogiques des directeurs artistiques, tu n'as pas beaucoup de chances. Ne parlons pas des bêtises exigeantes des financeurs, une vraie calamité. Si tu ne tiens pas compte de tout ça tu galères de festivals en festivals, de petits concerts en fêtes de villages.

- Oui, mais tu restes libre et ta musique est libre, car elle n'est pas formatée, elle est vivante.

- Exact... C'est la première fois que je rencontre une personne avec laquelle je peux partager aussi facilement mes idées sans être traité de fantasque, pour ne pas dire plus. Mon père est fier de ce que je fais, mais il ne me comprend pas toujours.

- C'est partout pareil, littérature, science, médecine, éducation, économie, politique, finances. Heureusement ce n'est pas vrai dans tous les pays, encore que... Si on gratte un peu en profondeur, c'est bien souvent la même chose. Il y a toujours des mandarins pour penser ce qui est juste, et des moutons pour l'accepter sans réfléchir... La moutonite aiguë est entrée dans une phase de chronicité sclérosante, qui pousse l'humanité vers une nécrose de l'esprit critique. Ne parlons pas de cancérisation, ça fâche...

- C'est quoi, la moutonite ? Ai-je demandé.

- C'est une maladie découverte par un certain docteur Panurge. Ce brave homme observa que les humains ont tendance à suivre aveuglément des idées toutes faites et les systèmes de croyances qui vont avec. Ils courent le risque d'en mourir en tombant dans le ravin de l'indifférence générale. En refusant la solitude de l'originalité, pour ne pas risquer de perdre le contact avec le groupe, nous préférons devenir des zombies. L'angoisse de la perte tue la créativité.

Pourquoi ?

- Mais, ma chère amie, parce que la peur érige les barrières, verrouille nos portes et nos fenêtres. Je te l'ai dit, nous avons besoin d'espace pour créer... « *On entre dans une maison par les ouvertures* » dit un proverbe chinois. Voilà pourquoi il faut s'ouvrir et non se fermer aux idées de toutes natures.

- C'est aussi pour ces raisons que tu bouges tes toiles ? J'avais posé la question presque naïvement, du moins je le croyais.

- Tu as bien compris, c'est cela. Je ne veux pas prendre une trentaine de gravures, gouaches, dessins, peintures, et les balader, de galerie en galerie, en racontant toujours la même histoire. Une toile est une histoire, deux ou trois, côte à côte, sont une nouvelle, dix, un roman, trente, une saga, cent une épopée. Mille galeries en même temps, de mille artistes différents, forment un univers que nous pourrions l'appeler « Art ». Je ne veux pas raconter la même histoire, à Londres, New York, Berlin, Tokyo, Paris ou Nîmes... Il m'arrive très souvent de faire des conférences, dans des centres culturels, des universités. Je fais un court exposé sur mon travail, une vingtaine de minutes, pas plus, ensuite je propose aux gens de me poser des questions, ce sont elles qui vont donner le cœur de l'échange entre eux et moi. En pratiquant de la sorte je me sens plus libre, je n'impose pas, j'expose. Imposer c'est figer une idée. Cela revient à appuyer sur le bouton « *pause* » du lecteur de cassette. Par contre, lorsque tu exposes, tu enlèves la « *pause* », tu donnes du mouvement à l'idée, tu vas pouvoir la partager, la laisser libre d'être ou de ne pas être entendue et acceptée. Une seule toile doit être un exposé, sinon elle n'est rien. Mon rôle est de suggérer, d'éveiller des bribes de ressenti, d'imaginaire, peut-être de remuer de vieilles mémoires enfouies. Chaque personne qui la contemple doit pouvoir se raconter sa propre histoire. Je lui propose les bases d'un rêve qu'elle va s'offrir, et qu'elle emportera peut-être chez elle pour continuer à le faire vivre... Je propose une adoption.

- C'est la même chose pour moi, enchaîna Benoît, je ne peux pas faire deux concerts de la même façon. On oublie trop souvent qu'il y a aussi un public. Pour moi la musique est un dialogue, une conversation tendre et passionnelle avec des personnes qui sont venues pour rêver, parce qu'elles ont envie de rêver, parce qu'elles savent que nous avons envie de rêver avec elles. Ce sont alors les plus beaux concerts, même s'il n'y a que dix personnes. C'est mieux s'il y en a plus. Il n'y a rien de plus beau que des larmes de bonheur sur des visages émerveillés, comblés, rassasiés d'émotions.

- Oui. C'est un cadeau.

- Un somptueux cadeau, en effet, ajouta Benoît.

Ils étaient passionnés l'un et l'autre. C'était magnifique. Cette simplicité avec laquelle Michel nous faisait partager ses idées me fascinait. Je sentais chez lui de l'humilité, une bonté sans prétention. Pourtant je percevais une sorte de révolte retenue, presque étouffée. Benoît osa poser la question qui me brûlait les lèvres.

- Je sens chez toi une réaction à tout ce qui peut être la manifestation de l'autorité... !

- Tu as parfaitement raison, je ne m'en cache pas, je n'en ai pas honte. Dans ma famille, nous avons été confrontés à des personnes s'étant attribué le droit d'imposer autoritairement des vérités que nous ne partagions pas. Il y a eu de la violence que nous n'avions pas choisie. Le frère de mon grand-père a été assassiné par la milice franquiste, ma tante Rosa n'a pas supporté l'exil, elle en est morte. Du côté de ma mère mes ancêtres étaient des protestants, des camisards, mon grand-père et ma grand-mère furent des maquisards, élus socialistes avant et après l'invasion totalitaire nazie. En fait, je suis génétiquement réactif à toute forme d'autoritarisme. Je me sens réactionnel. J'ai eu mon lot de violences infligées par des personnes qui ont abusé de leur position dominante, sans discernement. Je n'ai pas à me plaindre, tout cela marque ma peinture. Un artiste est toujours un révolté, un écorché...

- Moi aussi, j'ai eu à subir l'autoritarisme d'un grand-père despote.

Je n'ai pas compris pourquoi je me suis laissée aller à cette confidence. C'était venu spontanément. Je le sentis troublé. Il me fixa d'un regard plein de tristesse, je vis ses yeux glisser par-dessus mon épaule... Que cherchait-il ? Mystère.

- Bon... Passons à autre chose !

Il revint au présent. D'un revers de main, il avait chassé ses souvenirs.

- Ce n'est pas un simple exposé que je te propose, et c'est pour cela que j'ai voulu vous avoir tous les deux aujourd'hui. Voilà... Je souhaiterais que tu viennes travailler avec moi pendant un temps, que tu perçoives de l'intérieur ma façon de faire vivre ma peinture. Tu pourrais en faire un mémoire pour la fin de tes études.

- Mais, pourquoi moi ?

- Parce que toi... Voilà pourquoi... Je vais être honnête. Hier soir j'ai appelé Louis pour lui parler de mon idée. Il a été parfaitement d'accord. Cette idée de mémoire l'a enthousiasmé. Tu vois, nous sommes tous réunis autour de la même fantaisie.

J'étais abasourdie par cette proposition, je regardais Michel, puis Benoît, j'allais de l'un à l'autre, comme si je cherchais une aide, une approbation, mais aucun d'eux ne voulut m'aider. Ils se contentèrent de me sourire, je me suis même demandé s'ils n'étaient pas de connivence.

- Benoît... ? Je l'ai presque imploré, dans un souffle, la tête rentrée dans les épaules.

- C'est pour toi, ma puce, je n'ai rien à dire.

- Je vais t'aider, ajouta Michel... Voilà comment je vois les choses. Je mets à ta disposition un gîte où tu viens t'installer, le temps que tu voudras. Vis-à-vis des gens du village, j'expliquerai que tu viens faire un stage chez moi, tu tiendras ma galerie personnelle et tu m'aideras à préparer l'exposition que je dois envoyer au Japon avant la fin de l'été. Je dois m'y rendre en octobre. Les toiles partiront fin août, le fret par bateau prend du temps. Je t'apprendrai tout ce que d'autres m'ont transmis, tu pourras t'imprégner de ma technique, de mes méthodes de travail et de la philosophie qui en est le moteur... Je te laisse le temps de réfléchir. Nous ne sommes pas pressés... Si tu veux aller en discuter avec Louis, il t'attend.

Benoît posa sa main sur mon genou, me fit une tendre bise sur la joue.

- C'est génial, je suis très heureux pour toi.

- Je n'ai pas encore donné ma réponse !

- J'ai cru... ! Il eut un sourire.

À travers la table Michel me tendit la main, je lui ai donné la mienne, il l'a gardée un moment en me souriant. Je n'avais pas peur.

- Je suis très émue et heureuse de te dire oui.

- Je suis très ému et heureux que tu acceptes, ajouta Michel.

- Je suis très ému et heureux que vous soyez d'accord, dit simplement Benoît.

Nous avons éclaté de rire ensemble. J'ai laissé sa liberté à la petite larme qui perla discrètement au coin de mon œil. J'ai posé ma tête sur l'épaule de Ben, il m'a embrassé les cheveux, de la main il a caressé mon bras.

Alexandre arriva avec une bouteille de champagne et quatre coupes, il trinqua avec nous. Je n'avais pas vu le geste discret que Michel venait de lui faire.

Les hommes parlaient entre eux, petit à petit leurs voix s'estompèrent, un silence étrange se fit. Je voyais bouger leurs lèvres, je n'entendais rien. Furtivement, dans le fond de la salle, je vis passer une femme portant capeline, foulard blanc autour du cou, le corps moulé dans une superbe robe de soie bleue. Elle eut un petit mouvement de tête dans ma direction. Elle semblait heureuse de me voir. J'eus l'impression qu'elle me gratifiait d'un discret clin d'œil. Le temps de réaliser, et elle disparut. Je l'ai cherchée ailleurs dans la salle, elle s'était bel et bien volatilisée. Je me suis demandé si je ne venais pas d'avoir une hallucination. Le bruit de la conversation de mes voisins de table

redevint audible. J'essayai de capter le regard de l'un ou l'autre, ils n'en firent aucun cas. Pour eux, il ne s'était rien passé. Je n'ai pas osé leur poser de question, je ne savais pas ce que je devais faire. En tout cas je n'avais aucun doute, cette femme ressemblait à celle de ce fameux tableau auquel j'étais confrontée depuis trois jours. Je me sentis seule, désorientée, troublée par cette vision incompréhensible. Je décidai de chasser tout cela de mon esprit. Michel venait de me faire une proposition surprenante, mais en tout cas alléchante, et c'est tout ce qui comptait. Pour le reste, on verrait bien.

Le lendemain, je me rendis chez Monsieur Philibert. J'avais pris soin de lui téléphoner. C'était un homme que j'appréciais beaucoup. Son visage rond encadré de deux touffes de cheveux, le crâne lisse et brillant, ses fines lunettes rondes, lui donnaient un air d'intellectuel, ce qu'il était en fait. Seule une grande écharpe orange suggérait un peu d'originalité, tout comme son béret noir qui le protégeait du froid l'hiver et du soleil l'été. Je ne lui connus qu'un seul moyen de transport, un vieux Solex affublé de deux sacoches avachies par l'âge. Les rares journées de forte pluie, il prenait le bus. Il habitait un pavillon, au fond d'une impasse, dans la montée de l'avenue de Lodève. Sa femme et lui entretenaient un petit bout de potager, quelques pieds de vignes, un cerisier, un prunier et un pommier. Souvent il nous vantait les charmes de sa « *campagne en ville* ». Il aimait bien cette formule et nous la redisait chaque fois qu'il nous invitait par petits groupes de deux ou trois, chez lui.

J'avais pris rendez-vous, il m'attendait sous sa tonnelle. Nous avons longuement bavardé. Seule son épouse nous déranga avec délicatesse en venant nous servir une tasse de thé, accompagnée d'une succulente tarte aux fraises : « *De mon jardin, précisa-t-elle* ».

Il me rassura. L'entretien fut très chaleureux. Il me donna quelques conseils techniques pour le mémoire, la façon d'en construire le plan, les différents thèmes à développer, la présentation, l'originalité à laquelle je devais me laisser aller et qu'il soutiendrait.

- Vous allez nous présenter quelqu'un d'original, alors osez être originale dans votre façon de nous en parler, me dit-il avec une pointe d'humour.

Il me souligna discrètement l'admiration et le respect qu'il avait pour son ami.

Au moment de partir, sur le pas de sa porte, il me prit par les épaules et les serra chaleureusement.

- J'ai pleinement confiance en vous, Estelle, me dit-il en me regardant dans les yeux. Je suis convaincu que vous allez faire un excellent mémoire, digne de Niño Diaz et de vous-même. Je vous en sais parfaitement capable.

J'étais très émue.

- N'hésitez pas à m'appeler, si c'est nécessaire, et même si ce ne l'est pas.

- Merci de tout cœur, Monsieur Philibert... Merci.

De retour à la maison, j'écrivis une longue lettre à maman. J'avais besoin de lui raconter tout ce que je venais de vivre... J'ai pleuré. Toutes ces émotions accumulées pendant la journée avaient besoin de sortir. Je me suis laissé aller, j'étais heureuse.

* 5*

Devant « *monter à la capitale* », comme il dit toujours lorsqu'il parle d'un voyage à Paris, Michel me proposa de nous retrouver au tout début du mois de juillet. Nous fixâmes le deux, c'était un mardi. La veille il serait sur la route du retour.

Le samedi précédent, Benoît avait un concert dans le Tarn. Je décidai donc de l'accompagner et de profiter de ce petit tour dans la montagne noire, pour aller rendre visite à la sœur aînée de la mère de mon grand-père Armand. Nous l'appelions tante Marie. Elle vivait dans une grande maison au-dessus de la ville, avec une vue magnifique sur la vallée. Nonagénaire alerte, elle ne se déplaçait plus beaucoup, mais aimait bien les visites. Elle connaissait beaucoup de choses sur ma famille. C'était aussi une femme très cultivée, veuve d'un brillant avocat qui fut sénateur socialiste du Tarn à la libération, après avoir eu une participation très active dans la résistance. Elle narrait avec délicatesse et humour comment elle s'était jouée de l'hypocrisie de certains, à cette époque-là. La rouerie, les bassesses qu'il est inévitable de rencontrer dans ce qu'elle appelait les « *relations soi-disant mondaines* » l'amusaient encore.

Avant ma rencontre avec Benoît, il m'arriva d'aller faire de courts séjours chez elle. Déjà, enfant, maman m'emmenait pour de petits intermèdes de vraies vacances. Pour moi c'était à chaque fois une parenthèse de bonheur, les seuls moments où je pouvais voir un sourire illuminer ce visage maternel perpétuellement triste. Tante Marie avait l'art délicat de dorloter ma mère, de la cajoler comme une enfant. Souvent, revenant d'une promenade solitaire dans la forêt alentour, ou d'une visite chez les fermiers, je les ai trouvées sur la banquette en osier, à l'ombre de la glycine, sur la terrasse. Maman, couchée, la tête posée sur les genoux de sa tante, se laissant caresser les cheveux. Marie lui racontant je ne sais quel conte de fées, quelle anecdote familiale, quel souvenir de son enfance à elle ou de sa vie de femme.

Enfin peu importe. Elles étaient tellement heureuses dans ces instants d'intimité, que je m'éclipsais en silence et montais dans ma chambre. Je faisais le tour derrière la maison, passais par la cour où s'égaillaient les poules et les canards du fermier, et j'entrais par la porte de la cuisine.

Lorsque je vins seule j'eus droit, moi aussi, à ces petits moments privilégiés. Le soir, sur sa terrasse, alors que sous nos yeux la ville en contre bas s'illuminait pour la nuit elle me narrait quelques anecdotes croustillantes sur les uns et les autres. Ce fut toujours avec délicatesse, sans jugement. C'était une conteuse sachant à merveille cultiver l'humour, art subtil qui lui permettait de dire des vérités, sans méchanceté. Il lui arriva même de me confier quelques secrets, « *tout le monde le sait* », ajoutait-elle alors en riant, comme pour se s'excuser d'avoir rompu le silence. Elle avait une autre formule : « *Les personnes âgées sont encore là, parce qu'elles doivent transmettre ce qu'elles savent avant de partir. Elles sont porteuses de la mémoire, et les enfants adorent les histoires* ».

Ainsi nous reçut-elle, dans la fraîcheur de son salon, le dimanche après midi. Ce fut, une nouvelle fois, un moment charmant. Benoît appréciait tante Marie et c'était réciproque.

- Depuis que tu es venu égayer les jours et les nuits de ma petite Estelle je la vois moins, mais ce n'est pas grave, vous avez votre vie à construire, la mienne est sur sa fin.
- Tante Marie ! Tu ne devrais pas parler ainsi !
- Quoi ? La mort te fait peur ?
- Non, enfin je n'y pense pas !
- La mort n'est qu'une étape de la vie, une de plus. Tu sais, si je suis encore là, c'est qu'il doit me rester quelque chose à finir. Là-haut ils m'ont laissé des bricoles sur la liste, et je ne suis pas encore arrivée au bout. Eux, ils savent, moi, je ne sais rien... En plus, je suis tête en l'air depuis que je suis née. J'ai dû certainement oublier d'accomplir quelques petites tâches, et eux, et bien ils attendent que ce soit fait... Allez, servez-vous à nouveau de ce gâteau...
- En tout cas tu réussis toujours aussi bien les pâtisseries.
- Je suis une gourmande, et je confesse humblement avoir beaucoup de plaisir à préparer de bonnes petites choses pour mes hôtes.
- Je me régale toujours chez toi, tante Marie.
- Merci ma chérie... Es-tu satisfait de ton concert Benoît ? Elle avait dit tout cela de cet air enjoué qui faisait son charme. Elle parlait lentement, marquait de petits temps de pause. Une façon comme une autre de freiner le temps.
- Oui, Tante Marie, très content.
- Y avait-il beaucoup de monde ?
- La salle était pleine.
- Ah ! C'est très bien, alors tu as gagné beaucoup de sous ! Elle éclata de rire. C'est toujours bon dans le porte-monnaie... Tu ne crois pas ?
- Oui... Ce n'est pas désagréable, ajoutais-je en souriant.
- Ton grand-père n'a jamais su parler d'argent avec délicatesse, pour lui, à chaque fois, c'est une sorte de douleur. On se demande s'il a reçu quelque chose sur les orteils ou si ce sont ses chaussures qui sont trop petites. Il a une façon de cacher ses pieds sous la chaise, de se trémousser, de plisser les yeux comme un Asiatique... Je me demande si le mot argent ne le constipe pas ? Elle s'amusait de sa description. Elle reprit son sérieux... Ah ! Ce brave Armand, je ne suis jamais arrivée à le comprendre. C'est le seul neveu avec lequel je n'ai pas pu établir une relation agréable... Enfin... C'est ainsi. Il fait ce qu'il veut avec l'argent, avec sa peur de manquer. Mais il y a une chose que je n'accepte pas, c'est l'acharnement avec lequel il a cherché à briser la vie de sa fille... Ça, je ne peux pas le comprendre. Elle me regarda, prit son temps... Tu sais de quoi je veux parler ?
- Oui, je sais, maman n'a pas eu la vie qu'elle méritait.
- Il ne faut jamais casser le rêve d'un adolescent, il doit faire ses expériences, elles l'aident à forger sa personnalité. Notre rôle de parents, c'est d'accompagner leurs enfants pour qu'ils se fassent le moins mal possible et de recoller les morceaux, s'il le faut. Ce n'est pas notre rôle de leur casser leurs rêves. L'oubli ne se décrète pas. Si son père avait laissé faire, peut-être que cette historiette juvénile se serait terminée toute seule, comme beaucoup d'amourettes d'adolescents. Là, rien n'est terminé. Ce qui reste en suspend fait toujours beaucoup plus de mal. Elle a vécu quelque chose d'important pour elle. Ensuite est venu le vide, et dans ce vide il n'y a plus rien. Ta mère ressemble à une cage à oiseaux, sans oiseaux. Une forme quelconque dont aucun gazouillis ne sort. Le vide donne le vertige... Surtout lorsqu'il est la conséquence d'un manque, d'une privation imposée unilatéralement. Ni elle, ni son amoureux, n'ont fait ce choix, on a décidé pour eux. L'attitude de ton grand-père est inadmissible.

- Tu crois que c'est la raison de son éternelle tristesse, où est-ce plutôt parce que mon vrai père nous a abandonnées ?

- Je suis convaincue qu'Armand est entièrement fautif, quant à l'histoire de ton père c'est autre chose... Mais bon... Revenons à vous mes enfants.

Visiblement elle ne voulait pas en dire plus. Je ne sais pas pourquoi les gens de ma famille se dérobent, lorsque je veux parler de mon père.

- Alors tu vas faire un stage de peinture ?

- Oui, je vais chez un peintre étudier sa façon de travailler et ainsi préparer mon mémoire de fin d'études.

- Oh ! Mais c'est très bien d'aller travailler sur ta mémoire.

J'ai éclaté de rire de son lapsus. Elle s'en amusa aussi.

- Non, tante Marie, ce n'est pas la mémoire, mais un mémoire, c'est-à-dire un travail écrit sur la méthode, les techniques, la philosophie du peintre.

- Tu parleras un peu de sa vie ?

- Non, la biographie n'est pas prévue dans le sujet, ou alors ce ne sera qu'un court chapitre de présentation. J'en ai beaucoup parlé avec mon professeur, il m'a donné les grandes lignes du plan et de la méthodologie à utiliser pour ce travail.

- Je vois que tu as déjà bien avancé ton projet ! C'est bien... Et il est connu cet artiste ?

- Il s'appelle Niño Diaz, c'est un nom espagnol, mais en fait il est français, de son vrai nom c'est Michel Espinasse.

Elle eut un sourire, me regarda et ajouta simplement :

- C'est amusant, ce nom ne m'est pas inconnu. Si mes souvenirs sont exacts, je crois que son grand-père a fait de la politique avec Frédéric, mon sénateur de mari... Ou alors, c'est son arrière-grand-père, peut-être que je confonds les générations, Enfin, tout cela c'est du passé, je ne vais pas vous casser les pieds avec mes histoires de femme d'ancien combattant, héros de la Résistance, élus de la République.

Nous bavardâmes encore un long moment, puis nous prîmes congé. Sur sa terrasse, en haut des escaliers en embrassant Benoît elle lui tapota la joue, affectueusement.

- Tu as beaucoup de chances d'être aimé d'Estelle. Lorsqu'elle prononce ton nom, des milliards d'étoiles scintillent dans ses yeux... Aimez-vous, mes enfants, aimez-vous, c'est ce qui compte le plus. Le reste est dérision, futilité. J'ai aimé et j'ai eu le bonheur d'être aimée. Croyez-moi, le reste n'est rien, tout juste un peu de fioritures, ou quelques garnitures pour agrémenter le principal. J'ai eu la chance de rencontrer des gens très importants, des ministres, un président de la République, des hommes influents, des arrivistes, des imbéciles, enfin de tout, quoi. Lorsque j'accompagnais Frédéric dans des réceptions, il veillait à ce que je porte les plus belles robes, il me souhaitait séduisante. Mon plus grand bonheur c'était d'entrer dans un salon au bras de mon héros et d'entendre le valet, en grande tenue, annoncer d'une voix forte : « *Monsieur le sénateur Thomas et son épouse* ». C'était d'un chic... ! Pour moi ces futilités sont de simples histoires amusantes, des petits cailloux blancs jalonnant ma vie. Ce qui a compté le plus et meuble ma solitude, c'est l'amour de Frédéric et celui de nos quatre enfants... Mais je vous retiens, vous avez de la route.

Elle se tourna vers moi et ajouta simplement :

- Dis à ta maman que sa visite me ferait grand plaisir, dis-lui aussi que j'aimerais beaucoup la savoir heureuse... Je pourrais partir plus tranquille.

Elle laissa une petite larme glisser lentement sur sa joue, sans chercher à la dissimuler, elle sut rester pudique et digne. Elle me serra longuement contre sa poitrine, ses bras ne voulaient pas me lâcher.

- Revenez bientôt, mes enfants, revenez bientôt.

En descendant lentement l'allée nous agitions un bras à la portière, elle en faisait de même du haut de son perron. Lorsque nous arrivâmes en bas du grand pré, avant de passer le portail, Benoît lui adressa deux légers coups de klaxon, derniers petits signes d'affection.

Le souvenir de cette grande dame nous saluant m'est précieux.

Pendant tout le voyage de retour je suis restée imprégnée de la douceur de cette visite. Mon compagnon et moi, nous avons le principal, mais pourquoi se refuse-t-il à maman ? Oui, pourquoi ? Depuis toujours je suis préoccupée par cette éternelle question : « *pourquoi maman n'est-elle pas heureuse ?* » Parfois, je me sens fautive, j'ai un peu honte de mon bonheur. À plusieurs reprises j'ai tenté d'aborder le sujet « *solitude* » avec elle. La réponse est toujours la même :

- Ce qui compte pour moi c'est ton bonheur, ma chérie...

Michel m'avait suggéré d'arriver dans la matinée, avant les grosses chaleurs du milieu de journée. Ben devait rester pour peaufiner les derniers préparatifs du prochain festival prévu à Carcassonne. Ainsi, le lendemain de notre voyage dans le Tarn, avec armes et bagages, je partis vers être une grande aventure... Mon aventure... J'ignorais ce qui m'attendait, mais je n'avais pas peur.

Mon enfance s'est traînée lamentablement sur un espace des plus restreints, la statue des Trois Grâces et la place de la Comédie, le bois de Montmort et le zoo du Lunaret. L'été, la mer. Quelquefois chez la Tante Marie, dans le Tarn voisin. Montpellier, et la campagne autour, je n'ai pas beaucoup débordé dans mes voyages. Pour moi le Pic Saint Loup était un Everest, le col de la Cardonille devait franchir la cordillère des Andes, Lodève ne pouvait pas être ailleurs qu'en Angleterre. Quant à Béziers on y parle une autre langue. On y parle rugby, un dialecte connu des seuls initiés, lorsque le pastis de la troisième mi-temps a fait son œuvre sur les allées Paul Riquet ou sur les bords du Canal du Midi.

À Sète, sur le mont Saint Clair, Brassens et Paul Valéry ont édifié leur forteresse. Depuis ce promontoire inviolable, ils envoient des vers aux pêcheurs qui se les disputent au cours de joutes mémorables sur le Grand Canal Royal. À bord de bateaux pointus rouges ou bleus, motorisés par de puissants biceps nourris à l'huile de coude, à la bourride, aux sardines grillées et au vin rosé, ils se défient. La foule en délire, massée sur les quais, soutient les uns ou les autres, mais se garde bien d'intervenir. C'est une affaire de pêcheurs qui se règle entre pêcheurs, à grand renfort de lances et de boucliers bariolés, depuis la nuit des temps.

J'ai longtemps cru que la Camargue était un espace protégé peuplé de toreros et de moustiques à la poursuite de paisibles taureaux. Ceux-ci désirent une seule chose : brouter une herbe aussi sauvage que les chevaux qui les accompagnent. Le blanc du cheval et le noir du taureau prennent une teinte particulière au soleil couchant, lorsqu'autour d'un feu de camp, quelque part du côté des Saintes-Maries-de-la-Mer, sous la protection de Sainte Sarah, monte une flamboyante musique gitane.

Ne changeons rien au sublime...

Un galop de Camargue vu par Manitas de Plata, six cordes en cavalcade, une transcendante émotion surréaliste, dirait Salvador. La première fois où Ben me fit découvrir ces mélodies fabuleuses,

pleine d'amour et de souffrance, je me suis sentie transpercée, comme poignardée. Mon ventre s'est noué en une contraction violente, j'ai cru que j'allais me trouver mal. Dans un flash étrange, j'ai vu mon corps inerte sur les pavés d'une rue sombre, des hommes partaient en courant, leur cavalcade avait un bruit de castagnettes. J'ai pu me ressaisir sans que personne ne s'aperçoive de rien et profiter pleinement de ma soirée, ce fut un émerveillement.

Mon amour de compagnon est sans cesse en quête de tout ce qui tourne autour de la guitare. Il a eu une formation classique au départ, puis il s'est mis en tête de faire son « *tour du monde des musiques* » comme il dit. Un soir d'été il m'emmena chez Pablo son ami gitan. Gilda, sa femme, me prit sous sa coupe et m'initia à l'art de leur danse, expression d'un amour total, violent, sensuel. Elle me fit découvrir que mon corps pouvait exister, vibrer, tressaillir de plaisir au rythme d'une musique faite pour lui... Ce fut une révélation.

Un soir, les hommes faisaient chanter leurs guitares, s'échangeaient des trouvailles, des accords. Nous bavardions toutes les deux sous l'auvent à la porte de leur somptueuse caravane. Elle prit ma main dans la sienne et, m'en caressant la paume du bout de son index, me scrutant de son regard profond elle me dit, avec son léger accent méditerranéen :

- Tu es le fruit d'un immense amour interdit. Toi, en tout cas, tu vis une très belle histoire.
- Oui, c'est un vrai cadeau... Pourquoi me dis-tu que c'est un amour interdit ?
- Des barrières de souffrances s'ouvrent sur des promesses d'amour.
- Ce qui veut dire... ?

Elle se contenta de me regarder et souleva ses sourcils... Mystère... Puis, dans un sourire, elle ajouta :

- Comme dans les contes de fées vous vous mariez et vous aurez une fille et un garçon. Elle rit franchement... Sa demande en mariage sera très originale, ce n'est pas pour maintenant. Mais n'oublie pas :

« La révélation de la fille sera l'avènement des pères »

- Que veux-tu dire ? Demandais-je intriguée.
- Rien de plus, tu verras. Tu es marquée, c'est toi qui vas trouver les clés et délier les chaînes des entraves. Tu es « *le baiser du prince* », la pièce manquante d'un puzzle.
- Ce sont des énigmes ?
- Sois confiante. Depuis ta rencontre avec Benoît le chemin s'ouvre devant toi... Lorsque Pablo joue de la guitare il laisse parler son cœur, il ne réfléchit pas, je fais la même chose quand je danse, c'est pour cela que notre musique est belle... Écoute ton cœur, rien que ton cœur, et tu verras les étoiles, des myriades d'étoiles. Tu es une très belle âme. Reste-le... Tu es très en souci pour ta maman ?
- Oui.

- Elle souffre beaucoup dans son cœur et devra encore traverser une dure épreuve... Je pense, même, qu'elle est en train de la vivre depuis quelques mois déjà... Ce sera la dernière... La graine enfouie dans le sol va germer et donner son fruit, l'hiver a été long mais le printemps revient, il sera flamboyant, les fruits seront savoureux.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Elle me tapota le genou en souriant, mais je n'en sus pas plus.

- Fais confiance... La Madone te protège.

Elle fit un signe de croix et baisa ses doigts... Sur mon front, elle me signa du bout de son pouce.

Je n'avais jamais rencontré de diseuse de bonne aventure. Ces révélations m'intriguaient, mais je n'avais pas peur. Gilda est une femme généreuse, bouillante comme beaucoup de femmes du sud. Elle n'est jamais outrancière. Elle n'a rien d'une bonne femme... C'est une femme bonne.

Dans ce campement gitan, envoûtée par cette musique qui me bouleversait sans que je sache pourquoi, nimbée des mystères de la nuit camarguaise, à la seule lueur des flammes d'un feu de bois, je me sentais exister. J'étais loin du petit commerce familial dans lequel j'avais grandi, enfermée. Benoît m'ouvrait au monde de la vie, de l'amour, des autres. Patiemment, délicatement, dès les premiers instants, il sut libérer la chrysalide d'un cocon sclérosant et la guider pour son premier envol... Dès notre première coupe de champagne il sut faire éclater la bulle.

Oui, mais maintenant je dois voler. Je suis seule dans ma voiture. Je ne suis pas angoissée, je chante, guillerette... Je ne sais pas où je vais mais j'y vais, c'est sûr... !

Après avoir quitté Montpellier je me rendis compte que les petits cols entre deux collines n'étaient que des collerettes sans importance, des tranchées dans des montagnes dépassant à peine les trois cents mètres d'altitude. Une broutille, ce n'était pas Roncevaux. En suivant l'itinéraire donné par Michel et au fur et à mesure que je m'enfonçais dans la vallée, j'eus le sentiment de traverser des paysages connus... Étrange sensation... Ce n'était pas la première fois que je passais par là. Après Le Bourg, laissant sur ma gauche une ancienne filature et prenant sur ma droite la petite route, je n'eus plus de doutes. Je suis déjà venue dans ce coin perdu, au fin fond de cette vallée cévenole... Il y a longtemps, mais quand... ?

Encore des questions, de plus en plus de questions !

*** 6 ***

Michel m'avait donné toutes les explications nécessaires, je n'eus donc aucun mal à trouver sa porte. L'accueil fut chaleureux. Il me proposa un café et m'invita à aller le boire sur son jardin terrasse, avec vue magnifique sur toute la vallée.

- As-tu fait bon voyage ?

- Sans problème. J'ai beaucoup aimé cette route, je crois que ma voiture était dans le même état d'esprit. J'ai l'impression de ne pas avoir tenu le volant et les pédales. Avoir le sentiment d'être conduit est une sensation étrange. Ce fut très agréable.

- C'est amusant, en effet... J'ai prévu de t'accompagner au gîte et de te laisser t'installer à ton aise. Si tu veux, nous pourrions manger ensemble à midi, ensuite, si tu en as besoin, je te laisse l'après-midi pour que tu puisses faire tes courses au Bourg. Tu y trouveras tout ce dont tu as besoin. Nous commencerons notre collaboration demain. Je ne suis pas un lève-tôt, nous nous retrouverons vers dix heures. Le mieux serait que tu prennes tes repas de midi ici, ce qui te donnerait la possibilité de me poser toutes les questions utiles à ton mémoire... Est-ce que ça te convient ?

- Oui. C'est très bien pour moi.

- De toute façon il est important de garder une certaine souplesse et de préserver nos libertés respectives.

Il descendit en voiture avec moi. Il salua deux ou trois personnes en passant.

- Pour les gens du village, j'ai déjà annoncé qu'une élève des beaux-arts de Montpellier venait passer quelque temps chez moi. J'ai simplement expliqué que tu as choisi, comme thème de ton mémoire de fin d'année, de faire une étude de ma peinture. Ici, comme dans toutes les campagnes, il suffit que tu donnes une information à deux ou trois personnes, et, dans l'heure qui suit, tout le monde est au courant. Déjà les commères fantasment sur ton compte.

- Tu crois ?

- Bien sûr ! C'est inévitable... Tiens, gare-toi là, nous sommes arrivés.

C'était une maison toute en hauteur sur trois niveaux. Il ouvrit l'énorme porte d'entrée en bois vernis et me tendit la clé, une petite, plate, pour un simple verrou. J'étais loin des portes blindées à trois points de fermeture.

- Tu vois, la porte et la clé sont inversement proportionnelles... Nous sommes ici dans la maison de ma mère, c'est là qu'elle est née. Elle vient rarement, aussi je pense qu'elle ne t'importunera pas beaucoup. Je l'ai informée de ta venue, elle a accepté que tu occupes les lieux. Elle reste pratiquement tout l'été à Millau où elle tient sa boutique de vêtements.

Il me fit grimper l'immense escalier en pierre. Il portait ma valise et m'avait laissé un sac plus léger. Sur la droite, derrière une large verrière, j'aperçus un petit jardin en terrasse, fleuri de rosiers, ampélopsis et autres fleurs rustiques, une haie de lilas dissimulait le mur du fond. En passant au premier étage il me montra la cuisine, m'en fit visiter les placards.

- Ma mère a sa chambre et sa salle d'eau ici, il m'en indiqua la porte. Il m'ouvrit celle de la chambre d'amis, sur le même palier.

Nous montâmes jusqu'au second par un escalier en bois.

Là, je découvre un royaume, une grande chambre avec une large ouverture au sud, une autre à l'ouest, toutes les deux offrent une vue sublime sur les montagnes. Sur le palier, une porte vitrée donne accès à une immense terrasse. La moitié est couverte et abrite un magnifique salon d'été de style mauresque, avec de grandes tentures, du fer forgé, des banquettes recouvertes de tissus multicolores et de grands coussins moelleux, au sol un immense tapis d'orient. Au centre, un grand plateau rond en cuivre magnifiquement ciselé, posé sur un socle en bois, quelques poufs en cuir. Une invitation pour un thé à la menthe, des gâteaux au miel et aux amandes.

- Tu aimes ? Il est manifestement fier de l'effet produit.

- C'est magique, féérique... J'ai vraiment l'impression d'être dans un autre monde... C'est le dépaysement total. Il ne manque que les danseuses, un narguilé, un luth, une cithare, un parfum de jasmin, des pétales de roses...

Il s'amuse de mon émerveillement.

- Tu es comme toutes les petites filles, il suffit d'allumer les bougies et tu as les yeux qui clignent !

- Je suis très émue que tu m'offres un tel décor... Merci mille fois.

- Je t'ai replanté l'ambiance de mon salon d'été, lorsque j'habitais ici. Il m'est arrivé souvent d'y dormir, c'est très agréable lorsqu'il fait très chaud... Si ça te dit, ne te gêne pas, tu es ici chez toi...

Il me montra la salle de bain, les placards.

- Je te laisse t'installer... Sous l'escalier en bois, sur le bureau, tu trouveras un téléphone. Tu peux t'en servir à ta guise, ce n'est pas un problème, il est à ta disposition.

- Je peux aller à la cabine !

- Non, c'est inutile, ça fait partie des avantages en nature pour le travail que tu vas faire... Il y a une prise dans ta chambre, une autre dans le palais oriental, tu peux installer l'appareil où tu veux.

- Merci, c'est gentil.

Je t'attends vers midi trente pour le repas, si ça te convient, ensuite, je te laisserai aller faire tes courses.

- D'accord, j'accepte volontiers.

- À tout à l'heure...

- Veux-tu que je te raccompagne ?

- Penses-tu, je vais remonter à pied... J'adore le chemin des bouts.

Il avait dressé une table à l'ombre du mûrier, sur cette magnifique terrasse jardin qui domine la vallée. Le repas fut simple.

- Mes grands-parents maternels, Lydie et Hubert, ont acheté cette maison peu de temps avant la mort de mon grand-père. J'avais huit ans. Ils nous ont donné la maison d'en bas... Ce village est particulier, il est tout en longueur, il est simplement partagé par le passage de l'ancienne voie ferrée, fermée depuis longtemps. La gare, au centre du village, est devenue un café d'un côté, une salle municipale de l'autre. Dans le même hameau on trouve le bureau de poste, l'épicerie, l'école et la mairie. En montant tu es passée devant le temple protestant. L'église est juste derrière, là, à gauche. D'ici tu peux descendre chez toi à pied, sans passer par la route. Depuis la place de l'église, tu prends un chemin piétonnier, c'est ce que nous appelons « *le chemin des bouts* ».

- Pour quelle raison ?

- C'est simple, il relie les deux bouts du village... Autrefois, il était dallé de pierres, mais le conseiller général du coin est entrepreneur de travaux publics, alors c'est le roi du béton et du goudron. Il a saccagé beaucoup de belles choses. Après les élections tu peux savoir qui a voté pour lui, en comptant les chemins ou les accès qui sont aménagés par son entreprise... La pudeur nous fait appeler cela des remerciements. Moi je préfère dire que c'est de la collusion politicienne, de l'achat de voix... Enfin passons.

- C'est original, ce village tout en longueur, cette route qui serpente et grimpe jusqu'ici.

- Si tu montes sur la montagne, là, en face, tu pourras contempler un lézard prenant le soleil sur le rocher entre les deux cours d'eau. Torrent impétueux d'un côté, rivière calme de l'autre, fougue et quiétude. Sur le rocher, entre les deux, nonchalance détente d'une sieste tranquille, paresseuse... Tu peux imaginer autre chose.

- Quoi donc ?

- Une femme alanguie après l'amour. Tu peux aussi supposer qu'elle attend son amoureux et s'offre déjà à lui. L'ancienne voie ferrée est comme une ceinture ouverte, la tête est dans la Place, un sein à droite sur le grand pré vert, en contre bas, l'autre sur le petit bosquet, à gauche. Une jambe sur la route et le pied sur la bergerie, en bas, à la sortie du village. L'autre jambe à l'ancienne filature, le pied dans la châtaigneraie près du cimetière... Je n'invente rien, mais la maison avec une tour, qui se trouve sous la ceinture, enfin, sous la voie ferrée, entre ce qui pourrait représenter les deux jambes, porte un nom ensorcelant : « *Les Charmes* ». C'est charmant, n'est-ce pas ? Il rit sans excès, s'amusant lui-même de cette description... Je te laisse la liberté d'imaginer ce que peut représenter cette tour pointue érigée entre les deux ailes de cette demeure... Je ne voudrais pas te choquer... Ajouta-t-il simplement en souriant... Il se raconte même, qu'un certain Adrien, chaud lapin notoire, habita cette charmante maison ! Il aimait le champagne et n'hésitait pas à s'en servir une coupe ou deux pour son seul plaisir. Il vidait le reste de la bouteille par la fenêtre sur les hortensias de sa mère, voilà pourquoi, depuis, le massif de ces magnifiques fleurs est si imposant... Est-ce la légende, est-ce vrai ? Je ne sais même pas si Dieu est au courant... En tout cas il ne m'en a pas informé.

- Tu as de l'imagination ! Lui dis-je en riant. Sa présentation me plaisait, je l'admets.

- C'est pour cette raison que pour certains je suis un peu fou, et pour d'autres tout simplement, génial... En toute modestie, bien sûr... Si tu n'as pas d'imagination, si tu ne rêves pas, si tu n'inventes pas tes rêveries, tes peintures seront creuses, sans âme. Ton âme est irréaliste, irrationnelle. Hors du temps, éternelle, elle nourrit ton intuition, te dit : « *le bonheur existe* ». Elle te dit l'amour, te montre le chemin de ton devenir. En te donnant l'art de la rêverie elle te libère du temps.

L'imagination est la magie de ce qui t'est promis.

Les mots « *image* » et « *magie* » utilisent les mêmes lettres.

- Il fallait y penser.

- Oui... Les mots nous parlent à travers leurs sens cachés pour aider à comprendre ce qu'ils veulent nous dire, ce qu'ils nous suggèrent, ce qu'ils nous invitent à deviner, ou à supposer... Si tu écoutes le son, uniquement le son, de cette courte phrase : « *L'âme agit* », tu te retrouves face à « *la magie* ».

C'est génial !

J'étais éblouie par son explication.

- Et oui, tu vois, les mots ont plusieurs sens... C'est pour cette raison que : « L'imagination est la magie de ce qui nous est promis, le moment où notre âme agit ». On peut se le dire autrement : « L'imaginaire est le moment choisi par notre âme pour nous parler ». Si on simplifie cela donne :

« L'imaginaire est le langage de l'âme ». Pour rester dans le même sens on peut aussi dire : « L'intuition est le langage de l'âme ».

- Tu as beaucoup d'explications de ce genre ?

Il ne me répondit pas. Il se contenta de me sourire.

- Ce que tu représentes sur ta toile est l'image de quelque chose, si ton imagination n'en a pas transformé, ne serait-ce qu'un seul détail, la magie n'opérera pas. La folie de l'artiste c'est de savoir créer l'imaginaire en travestissant le réel, de le rendre plus acceptable, ou de lui donner un autre sens. Ce village n'est que la juxtaposition de maisons, par petits paquets, le long d'une route qui ignore délibérément la ligne droite, et s'amuse de virages en épingles à cheveux. Les murs sont tous de la couleur de la pierre locale... Sauf qu'il y a un petit détail, un petit rien du tout, la maison de Fanette, la seule de couleur ocre. C'est une verrue, et comme toutes les verrues on ne voit qu'elle. Oui, mais c'est la rupture de la monotonie... Lorsque tu viens par le col, là-haut, au fond de la vallée, tu aperçois notre village lové dans le cirque montagneux qui lui sert d'écrin. Il est une tache blanche dans la verdure sous l'œil protecteur du col de la Vieille Pierre, berceau du soleil levant. Cette petite marque ocre attire ton regard, elle est la boucle dorée de cette ceinture formée par la voie ferrée. Voie inutile depuis l'arrêt des trains, voie utile en tant que ceinture ouverte, offrande d'un corps de femme attendant son prince charmant... S'il n'y avait pas cette petite pointe jaune et cette voie ferrée, personne ne verrait notre village là-haut, en passant le col... Ce qui attire l'œil du visiteur, dans une toile, c'est le détail, ce petit rien qui révèle le tout, lui donne son sens.

J'étais émerveillée par cette poésie avec laquelle il décrivait son village. Au passage, il m'avait donné une leçon, comme il l'avait déjà fait lors de notre première rencontre et au cours du repas avec Benoît. Il me disait sa philosophie, sans rien imposer... Il offrait.

- Depuis toujours mon atelier est ici, en dessous, dans l'ancienne usine, j'y ai beaucoup plus de place. Lorsque ma grand-mère est entrée à la maison de retraite, elle m'a demandé de venir garder sa maison, j'ai accepté avec plaisir. C'est ainsi que je suis venu m'installer définitivement ici... Cela fait environ deux ans.

- Il y a eu une usine, dans ce village ?

- Même plusieurs. Une bonneterie ici même et en face, là où j'ai installé ma galerie. Je l'ouvre uniquement l'été, quand je suis là... Un peu plus loin il y avait une ganterie.

- Qu'est-ce que c'est, une bonneterie ?

- C'était un atelier où l'on confectionnait des sous-vêtements à maille, des slips, des culottes, des maillots de corps, enfin toute la lingerie en coton et en nylon, de l'avant et de l'après-guerre. Beaucoup de femmes du village et des alentours y ont travaillé, c'était un bon complément à la vie d'agriculteur. Monsieur Marques était le patron de cet atelier. Il avait acheté une propriété sur le Causse, qui s'appelle Montluc. Il eut alors l'idée saugrenue de s'affubler du nom ronflant de Monsieur de Montluc. Nous, nous l'appelions le marquis de Moncul. Comme il travaillait pour la marque Petit Bateau nous parlions entre nous des culottes de Moncul.

- Jeu de mot facile.

Je me sentais bon public de ses descriptions, des multiples anecdotes, de la façon bien particulière avec laquelle il me faisait connaître son cadre de vie.

- Facile, oui, et inévitable. Cela nous permettait quelques fantaisies dont nous étions les seuls à connaître le sens, bien sûr.

- Du genre ?

- S'il advenait qu'une fille nous laisse voir sa culotte, nous disions simplement : « *Huguette a montré rose marquise* », ou bien : « *Florence a dévoilé blanche marquise* », ou encore « *Suzette à marquise en fleur* ».

- Et ça vous faisait rire ?

- Oui... ! À l'adolescence les garçons s'enflamment pour pas grand-chose... ! Je ne te dis pas le fou rire que j'ai attrapé le jour où, en cours de français, nous avons étudié le « *Bourgeois Gentilhomme* » et la fameuse tirade : « *Belle Marquise vos beaux yeux me font mourir d'amour* ». J'ai eu beaucoup de difficulté à me contenir.

Nous avons éclaté de rire ensemble.

- Que, par inadvertance, une demoiselle me laisse entrevoir un dessous, et je m'imaginai lui dire, un genou en terre : « *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux* ». Ou encore, lorgnant le décolleté plantureux d'une belle lui susurrer à l'oreille : « *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir* ».

- Je te vois d'ici... Effectivement... ! Je n'ai pas bien compris comment le Marques est devenu marquis ?

- Oh ! C'est très simple... Il se raconte, qu'un jour, dans un grand hôtel de la Côte d'Azur, un homme se présenta à la réception et demanda si Monsieur Marques de Montluc était arrivé. Le réceptionniste ajouta : « *Vous demandez Monsieur le Marquis de Montluc ?* ». Il se trouve que quelqu'un de notre village a entendu la conversation, et a dû réprimer son fou rire lorsqu'il a vu descendre notre industriel en bonneterie. Voilà l'origine du fameux marquis et donc des marquises...

- Tu as d'autres anecdotes de ce genre ?

- Tu les auras en leur temps.

Je me surpris à être familière, mais ne me sentis pas pour autant gênée. Mon impulsivité devait être favorisée par l'atmosphère chaleureuse qu'il avait su mettre dans ce premier repas. Je me repris tout de même.

- Excuse-moi, j'ai laissé naïvement ma spontanéité prendre un peu le dessus.

- Pas du tout, au contraire, laisse-toi aller, je souhaite que ton séjour soit détendu et sans formalités. Pas de cérémonie... Ce sera bien ainsi... Viens, allons voir ma galerie et ensuite je te libérerai.

Il me fit descendre par l'escalier qui donnait un accès direct à la route depuis la terrasse. La porte en fer forgé ne manqua pas de grincer, comme toutes les portes en fer... À droite il me fit remarquer le vieux lavoir et me montra la porte en bois qui le jouxtait.

- C'est ici que ma grand-mère faisait son jardin et entretenait quelques arbres fruitiers. Moi, je n'ai pas la main verte et, de toute façon, je ne suis pas assez présent pour le maintenir en état. Je préfère aller chez Chilou, mon jardinier philosophe. Je te le ferai connaître.

- Pourquoi philosophe ?

- Tu verras... ! Tu verras... ! C'est un homme exceptionnel, je suis persuadé que tu t'entendras bien avec lui. C'est un écologiste avant l'heure, un visionnaire, un poète, un amoureux de la terre... Tu verras... On l'appelle aussi : « le monsieur Jourdain de l'agriculture biologique ».

- Et pourquoi ?

- Il te le racontera lui-même, il connaît bien l'histoire. Je n'étais pas là au moment des faits. Je ne les ai pas vécus directement, c'est lui qui me les a racontés.

Il m'entraîna vers sa galerie, une grande pièce toute en longueur, en haut d'un petit escalier de pierre aux marches usées, de l'autre côté de la rue... La porte était ouverte.

- Tu ne fermes pas ?

- Non, c'est inutile, les gens peuvent rentrer et sortir comme ils le souhaitent. S'ils veulent me voir, ils sonnent... Voilà, c'est là que tu vas pouvoir prendre toutes les notes que tu veux pour expliquer ta propre perception de ma technique. Ensuite nous en parlerons... Demain je t'apprendrai comment développer et affiner ton sens de la perception... J'ai eu la chance de rencontrer des personnages extraordinaires étrangers au monde de la peinture. Par leurs connaissances, par leur façon d'être, par le rayonnement qu'ils avaient sur leur entourage, ils m'ont tous apporté un petit rien que je me suis approprié. J'ai assimilé toutes ces informations, elles ont construit ma philosophie, elles ont modifié ma créativité. Il y a eu You Mi Sale, un maître en énergétique Chinoise. Il m'a montré une autre façon de concevoir l'harmonie du monde et des humains entre eux. Tout est recherche d'équilibre, à condition que nous ne cherchions pas à imposer nos lois égoïstes de profit à un univers dont la vocation est tout autre. Il m'a appris que mes mains sont intuitives. Il m'a montré comment je pouvais les laisser faire, au lieu de leur imposer ma volonté rationnelle...

Nous aurons le temps de parler de toutes ces influences.

Je vais te laisser... Tu dois aller faire tes courses... À demain, dix heures... Le mieux serait que tu viennes à pied. En sortant du gîte tu verras un chemin de terre, à droite. Tu le prends et tu montes. Tu passes sur le pont au-dessus de la voie ferrée et devant la maison ocre, tu montes toujours et tu arrives sur une première place. C'est là qu'il y avait l'atelier de ganterie dont je t'ai parlé. Ensuite tu arrives sur la place avec la fontaine en face de toi, l'église à ta droite. Tu passes sous le porche à gauche et te voilà en dessous de chez moi. Tu n'as plus qu'à monter... C'est clair ?

- Oui, je pense... À demain.

Au moment où je parlais, il me tapota l'épaule.

- Sois la bienvenue dans mon petit monde.

- Merci de m'avoir invitée.

- Je pense qu'une belle aventure nous attend.

- Oui, je le sens.

* 7*

Le lendemain matin, je pris mon temps en suivant le chemin des bouts... J'étais détendue, sereine. Une joie toute nouvelle m'habitait, je me sentais avide de découvertes, prête à tout. L'inconnu s'offrait à moi et j'en étais heureuse.

J'étais à mille lieues d'imaginer ce qui allait m'arriver dans les semaines à venir. Je ne m'en souciais guère, à vrai dire. Je profitais de l'instant, tout simplement.

La vue était agréable. Je pouvais détailler une bonne partie de ce que Michel m'avait indiqué sur la géographie des lieux. La description du village qu'il m'avait faite m'est revenue en voyant les Charmes. Je n'ai pas cherché à retenir mon fou rire. Je me suis attardée sur le pont enjambant l'ancienne voie ferrée. J'ai admiré le viaduc et l'élégance de sa courbe, d'un côté à l'autre de cette gorge profonde, au fond de laquelle serpente une petite rivière, son clapotis nous laisse entendre son souhait de ne plus s'appeler torrent.

Je ne pouvais pas ignorer la maison de Fanette. Elle était là, devant moi, altière, fière de son crépi, manteau d'un ocre éblouissant. Elle s'imposait, majestueuse sentinelle au milieu du chemin des bouts, vigie du viaduc, garde de ce pont au nom évocateur. J'eus envie de paresser un instant sur ce « *Pont des retraités* », péage en travers de ce chemin, qui n'en finissait pas de monter... Je me suis demandé si un quelconque gendarme bedonnant n'allait pas sortir de cette maison. Péremptoire, touchant du doigt son képi, il me réclamerait ma carte d'identité, mon permis de séjour, mon carnet de vaccinations et tout le saint-frusquin. Ou alors, un douanier tatillon allait me barrer la route d'un tonitruant : « *Qu'avez-vous à déclarer ?* ». Mon imaginaire allait bon train, j'en ai ri... L'aisance de Niño Diaz doit être en train de déteindre sur moi, me suis-je dit... Ce n'était pas désagréable, bien au contraire.

Arrivée sur la place, j'ai pris le temps d'admirer la fontaine, de remarquer l'escalier menant à l'église. J'ai un peu flâné. En contournant l'église je me suis aventurée dans une ruelle. Je ne suis pas allée jusqu'au bout. Seule une porte cochère attira mon attention, comme si elle avait quelque chose à me dire... Étrange... J'ai sursauté. Dans mon dos une voix de femme cria : « *Fafa, viens manger, il est l'heure* ». Je me suis retournée, personne. J'ai pensé que cela venait d'une cour dont la vue m'était cachée... Je suis revenue sur la place. En passant sous le porche, j'ai retrouvé la maison de Michel.

Il m'attendait dans son atelier, la porte était ouverte.

- Bonjour ! Dis-je. Il se retourna et s'approcha de moi, tout en s'essuyant les mains. Il se pencha et me fit la bise, spontanément. J'en fus agréablement troublée.

- As-tu bien dormi ?

- Oh, oui ! Ce silence est merveilleux.

- Thé ou café ?

- J'ai déjà bu un thé avant de partir.

- Un autre serait-il de trop ? Il jeta le chiffon sur une table et de la main m'indiqua la porte... Moi j'ai envie d'un café, alors montons.

- Bon, et bien, pour moi ce sera un thé. J'accepte avec plaisir.

En arrivant il m'indiqua la terrasse.

- Va t'asseoir, j'en ai pour deux minutes.

Je me suis approchée du mur et j'ai contemplé le paysage. Je m'imprégnais de ce paysage, de cette odeur de campagne, de chants d'oiseaux, de rires d'enfants, prenant le temps d'identifier ce qu'il m'avait expliqué la veille. Je vis le gîte où je logeais, ma voiture garée devant. Je me sentais bien, détendue. Je n'avais pas l'impression de commencer quelque chose, au contraire, je me sentais dans une continuité... Mais de quoi ? Mystère... Ce qui me surprenait c'est que je n'étais pas du tout angoissée. Depuis que Monsieur Philibert m'a donné ce catalogue, c'est comme si j'étais portée. C'est une étrange sensation... Après tout je verrai bien.

La voix douce et calme de Michel me tira de mes réflexions. Il sortait de la maison un plateau dans les mains, chargé d'un café pour lui et d'un thé pour moi, quelques petites friandises et une coupe de fruits. Enjoué, maître d'hôtel parfait, il fit le service.

- S'il vous plaît, Madame !

- C'est du grand style ! Lui dis-je en souriant.

- J'aime que mes hôtes se sentent à l'aise.

- Tu y parviens très bien.

- Alors c'est bien..., si tu es bien.

Il s'installa tranquillement. Il n'avait pas l'air très pressé que nous nous mettions au travail. J'avais l'impression d'être en vacances chez des amis. Est-ce que je devais prendre l'initiative de l'entretien, où devais-je le laisser décider de la façon dont nous allions mettre en place les grandes lignes de mon mémoire ? J'allais me risquer à poser une première question, il anticipa.

- Tu te demandes comment nous allons procéder pour ton mémoire ?

- Oui, j'aimerais bien savoir.

- Il n'y a pas de protocole défini. Nous allons laisser venir nos intuitions respectives. Dans mon errance, j'ai eu la chance de recevoir des astuces techniques qui m'ont aidé à développer ma façon de travailler. Je voudrais partager cela avec toi. J'ai reçu... Je te donne. Tu prendras ce qui te convient, tu oublieras le reste, l'inutile.

- Je suis émue de cette générosité, lui dis-je d'une voix légèrement étouffée.

- Pas du tout ! Ce n'est pas de la générosité... Rien ne nous appartient. Nous croisons des personnes aux grés de nos errances, elles nous transmettent ce qu'elles pensent être justes. C'est leur vérité à l'instant de cette rencontre. Il arrive un moment où nous en comprenons tout le sens pour notre évolution, alors nous faisons de même. Vient le jour où nous devons le confier à quelqu'un, il en fera l'usage qu'il voudra et le propagera à son tour, le jour venu. La vérité ne nous appartient pas, la vie ne nous appartient pas, le temps ne nous appartient pas, pas plus que l'amour. Nous sommes des dépositaires, des gestionnaires, d'humbles transmetteurs. Nous sommes en transit, dans un espace-temps de vie d'amour dont nous sommes venus comprendre le sens afin de l'embellir. Nous sommes des cultivateurs de sentiments, des jardiniers d'émotions, rien de plus.

- C'est fascinant ?

- Non, c'est tout simple au contraire. Si tu es venu sur terre c'est pour y réussir quelque chose. C'est ta mission, le projet du sens de ta vie.

- Mais, comment puis-je savoir à quoi correspond cette mission, si mission il y a ?

- C'est ton intuition qui te guide... Elle t'a accompagnée jusqu'ici, jusque chez moi... Est-ce que tu es inquiète ?

- Non, pas du tout. Cela m'étonne d'ailleurs. D'habitude je me pose mille questions, je m'interroge sur tout, souvent pour pas grand-chose. Je gamberge sans arrêt et là, rien, le calme.

- Si tu te sens détendue et sereine, sans angoisse particulière, c'est que tu es en train de vivre quelque chose de juste pour toi. Tu es dans le vrai de ton histoire, et c'est très bien ainsi. Le vrai nous ravit, et je suis ravi si tu es bien. Si nous nous amusons encore avec les mots, phonétiquement nous avons cette phrase fameuse qui est faite d'anagrammes : « *Le vrai varie, et j'en suis ravi* ».

- Ouah, il faut suivre, avec toi ! Ce sera ainsi tous les jours ?

- Non rassure-toi ! Mais en jouant avec les mots, je peux mieux comprendre le sens de ce que je vis. J'ai reçu un certain nombre de choses, je les ai enrichies de mes propres connaissances, pour ensuite te les transmettre. En faisant cela, je suis dans le sens de ce jeu d'anagrammes que je viens de te faire avec le mot vrai.

- C'est-à-dire... ?

- Bon ! Je reçois une information, des connaissances, un savoir faire que je considère bon pour moi, c'est vrai, c'est une vérité que j'accepte !

- Oui.

- Je me l'approprie, je l'utilise, la transforme et l'embellis, elle varie !

- Oui.

- Je suis heureux de te la transmettre, je suis ravi... ! Cadeau...

- C'est limpide. J'ai éclaté de rire.

- Pour faire plus simple, disons que je suis très heureux de partager avec toi, ce que d'autres m'ont offert...

- Je suis très heureuse d'accepter... Je suis tout de même un peu intimidée.

- Dé-timide-toi... !

Dans ses yeux j'ai vu perler une petite pointe d'émotion, une tendresse délicate, il a dû percevoir la même chose dans les miens... Bonheur.

Il se leva et se dirigea vers l'intérieur, il revint avec une pile de documents, une bouteille d'eau et deux verres. J'avais refusé les jus de fruits aimablement proposés. Nous passâmes cette fin de première matinée à parcourir les catalogues, les revues de presse, les journaux spécialisés parlant de son travail. Je me sentais parfaitement à l'aise, me surprenant à poser des questions pertinentes. Moi qui me croyais timide, je me découvrais une assurance étonnante. Je pense que sa décontraction naturelle y était pour beaucoup. Par sa désinvolture il avait su créer, dès le début de notre rencontre, déjà à Nîmes, un climat de sérénité. C'est cela qui me permettait de me sentir pleinement en confiance.

- J'ai conservé tous les articles me concernant dans toutes les langues des pays dans lesquels j'ai exposé. Je les mets à ta disposition, tu pourras y piocher de quoi nourrir ton travail. Il y a aussi les torchons que certains critiques incultes ont osé commettre... Régale-toi mais lave-toi les mains après, ça pue... ! Il se pinça le nez en riant.

- Tu n'aimes pas qu'on dise du mal de toi !

- Si la critique est juste, fondée sur de solides arguments, cela ne me dérange pas, au contraire. Qu'un plumitif gribouille n'importe quoi pour se faire bien voir du patron de son journal me fout en rogne. Je n'accepte pas qu'on démolisse quelqu'un, simplement pour vendre du papier et caresser certaines personnes dans le sens du poil. Il y a encore des gens qui veulent détruire tout ce qui a un sens culturel, artistique. Pour eux l'homme cultivé devient libre et n'est plus malléable, taillable et corvéable à merci. La liberté est un danger.

- Et bien, au moins, c'est clair. J'ai intérêt à faire attention pour mon mémoire.

- Je n'ai aucune inquiétude à ton sujet. Tu ne diras pas de bêtises.

Pour le repas, il avait préparé une grosse salade variée, quelques grillades, une tarte aux fraises... Ce fut délicieux de simplicité et de gentillesse. Je voulus l'aider à mettre la table, puis à débarrasser, mais il refusa... J'étais son invitée... Après le café, que nous avons pris en laissant filer le temps, il se leva.

- Allez, nous allons vous donner, chère petite madame, votre première leçon sensitive. Il se fit gouguenard et charmeur.

- Qu'est-ce donc ? Dis-je, amusée et intriguée. Nous nous dirigeâmes vers l'escalier qui donne accès directement à la route, par la porte en fer qui grince, comme toutes les portes en fer...

- Aux États-Unis, j'ai eu la chance de rencontrer, grâce à mon ami John, un homme particulier qui m'a aidé à améliorer ma vision des choses, des détails, des événements et de tout ce qui nous entoure. Si tu changes, ou modifies ta vision des petites choses, tu transformes ta vision du monde, de l'humanité, de toi-même. C'est ce que j'ai appris de ce Paul Nidson. Inversement, si tu changes, ne serait-ce qu'un détail en toi, tu modifies l'équilibre du monde, de l'humanité.

- Comment ?

- Tout est relié, tout est en perpétuelle recherche d'équilibre, tout est énergie... Tu vas voir, viens. Nous allons à la châtaigneraie, là-bas, après le cimetière. C'est une châtaigneraie entretenue par le Parc National des Cévennes, ce qui permet de préserver un espace où se côtoient plusieurs variétés d'arbres. À l'automne, nombreux sont les villageois qui vont ramasser de quoi se faire quelques grillées. Le soir, au coin du feu, des châtaignes grillées à la poêle, couvées dans un panier en osier sous une couverture, décortiquées en te brûlant les doigts, et que tu dégustes, enfin, avec un verre de cartagène. C'est du petit Jésus en culotte de velours, le son d'un luth le soir au clair de lune.

- C'est quoi, cette cartagène ?

- La recette est très simple. C'est du moût de raisin prit dans le pressoir au moment de la vendange, il est mélangé à de l'eau-de-vie, vieilli en bombonne pendant deux ans, filtré, et mis en bouteille. Le plus difficile, dans cette recette, c'est d'arriver à attendre encore un an, avant de consommer, avec modération et entre amis... Ce sont là des recettes du bon vécu... Passons à une autre forme de recette... Viens.

Nous nous rendîmes sur place dans sa voiture, une vieille Citroën Méhari jaune vif, entièrement décapotée.

- Dans un premier temps, je vais te demander de fermer les yeux, tu vas prendre mon bras et nous nous promènerons ainsi dans tout l'espace dont nous disposons. S'il y a une difficulté, je te la signalerai. Le but c'est de te faire sentir le contact de ton corps avec le sol, de te faire deviner ce que tu as sous tes pieds. C'est toi qui fermes les yeux, je ne te les bande pas, de façon à te laisser l'entière liberté de cesser ou continuer l'exercice. Mais, ça ne peut marcher que si tu as confiance en moi.

- Je n'ai aucun problème de ce côté-là, lui répondis-je d'un sourire sincère.

C'était vrai, je me sentais en parfaite sécurité avec lui.

J'ai pris son bras, j'ai fermé mes yeux et je me suis laissé aller.

- Tu vois, la première fois que j'ai fait cet exercice au bras d'une copine, nous avons fermé les yeux en même temps. Chacun avait cru que c'était l'autre qui devait commencer. Ce stage se déroulait en ville et nous avançons sur un trottoir, au milieu des passants, nous allions vers les jardins du Luxembourg. Heureusement que nous étions en groupe et qu'un des participants s'en est rendu compte, nous nous dirigeons allègrement vers une poubelle... C'est beau la confiance mutuelle !

Je me suis arrêtée, j'ai ouvert les yeux, je riais trop.

- Tu me racontes tes étourderies, ou tu m'enseignes ce que tu sais ?

- C'était pour détendre l'atmosphère... On continue, sérieux.

Il réprima un fou rire. Je ne savais plus ce que je devais penser. Je fus soudain surprise du trouble qui m'assaillait discrètement. Dans ce bosquet, donnant le bras à cet homme, seule avec lui, je me sentis bizarre... Son humour chassa mon trouble. Nous reprîmes notre marche, moi les yeux fermés, lui, me guidant d'une voix douce, presque un murmure. Très vite, je pris conscience que mes pieds s'enfonçaient un peu plus dans l'herbe, je percevais chaque touffe, chaque inégalité du sol. Que ce soit une branche, un caillou, une petite déclivité, un rien, tout me semblait plus volumineux, plus important. Il me fit évoluer un moment sur un espace que je ressentais comme parfaitement plat.

- Est-ce que cet endroit t'évoque quelque chose ? Je ne dis rien, il formula sa question autrement...

Ou bien, est-ce que tu peux imaginer ce que cet endroit pourrait être ?

Il me fit marcher sur une bande étroite et longue, semblable à de la pierre ou à du ciment et qui n'en finissait pas.

- Je pense que c'est une limite... Attend, oui... ! Ce doit être un terrain de tennis... J'ai l'impression de voir des femmes en jupe longues et des messieurs en pantalons, ils sont tous vêtus de blanc... On se dirait à la belle époque ! Ils ont de vieilles raquettes en bois. Les hommes portent une casquette, les femmes ont un foulard.

- Garde les yeux fermés, laisse faire ton imagination, ne t'inquiète pas... Nous continuâmes à déambuler, tranquillement. Il me fit changer de sens.

- C'est amusant... Le fait d'avoir fait demi-tour a changé l'image.

- Oui ?

- C'est devenu un terrain de volley-ball. Il y a des garçons et des filles qui jouent, qui rient, qui...

Je me suis arrêtée. Un tremblement me secouait de la tête aux pieds, je ne savais pas si je devais ouvrir les yeux ou les garder fermés. Je fus prise de panique. Il s'en aperçut.

- N'ouvre pas les yeux trop vite, appuie-toi sur moi, ne t'inquiète pas... Je te tiens.

Sa voix me rassura, mais mes tremblements s'intensifièrent. De fortes douleurs au ventre me plièrent littéralement en deux. Je l'ai finalement regardé, je me sentais perdue, désemparée par la vision que je venais d'avoir, par ce flash un peu surréaliste.

- Michel, je voudrais arrêter, je ne me sens vraiment pas bien, j'ai très mal au ventre... J'ai l'impression que ma tête va exploser.

- Oui, je vois, tu es livide... Je vais te conduire chez Ilda, elle va te soigner.

- C'est un toubib ?

- Non, cette bergère toute simple connaît ce que la nature nous offre pour soigner tous nos bobos... Quand je ne me sens pas bien je vais la voir elle, et personne d'autre. Tout le monde la consulte, ici... Tu peux marcher toute seule, ou tu préfères t'appuyer sur moi ?

- Non, ça va aller...

J'ai voulu faire la fière mais je ne me sentais pas bien, j'ai eu du mal à arriver jusqu'à la voiture.

Il m'emmena en bas du village, dans une des premières maisons en bordure du ruisseau. Ilda était dans son jardin. Elle me fit entrer dans sa cuisine et m'installa dans un vieux fauteuil recouvert d'un tissu sans âge. Je me remis à trembler de tout mon corps, je ne pouvais rien maîtriser, je claquais des dents.

Après m'avoir recouvert les épaules d'un châle elle prit une chaise, s'installa devant moi et prit chacune de mes mains dans les siennes. Elle m'observait. Je ne me sentais pas bien, mais paradoxalement je n'avais plus peur, je crois même avoir esquissé un sourire.

- Michel ! Tu peux rentrer chez toi.

Ce fut dit calmement. Ils se connaissaient certainement assez pour savoir l'un et l'autre que cela ne souffrait aucune discussion. En arrivant ils n'avaient échangé aucune parole, tout s'était fait dans le silence. Elle savait ce qu'il attendait d'elle.

- Si tu as besoin de moi, même en pleine nuit, n'hésite pas. Il me tapota l'épaule et s'en alla.

Ilda garda mes mains dans les siennes jusqu'à la fin de notre conversation.

- Allez, petite, raconte-moi ce qui t'est arrivé.

- Vous savez que je suis en stage !

- Passe-moi ces détails-là, je sais très bien qui tu es. Avant ton arrivée au village Michel m'avait parlé de toi.

- Michel me faisait faire un exercice pour développer ma vision, m'a-t-il dit. Je marchais les yeux fermés et lui, il me guidait. Je n'étais pas dans le noir... À travers mes paupières je percevais une sorte de lumière orangée, petit à petit le centre est devenu plus clair. Les personnages étaient flous, ils sont devenus plus précis et j'ai vu un banc en bois sur lequel deux hommes et deux femmes bavardaient. Ils portaient tous des vêtements blancs. Les femmes en robes longues et foulard pour tenir leurs cheveux, les hommes en pantalons longs et chemisettes portaient casquettes en toile. J'ai tourné la tête et me suis alors rendu compte que je me trouvais sur un terrain de tennis, deux couples s'affrontaient. D'autres personnes suivaient la partie à travers le grillage, eux aussi étaient habillés en blanc. J'avais l'impression d'être à la belle époque. Puis, tout d'un coup, c'est devenu un terrain de volley-ball, avec les mêmes personnes, mais à une autre époque. C'étaient des jeunes gens du temps où ma mère était adolescente, ou toute jeune fille...

Je me suis mise à pleurer, Ilda me rassura.

- Continue petite, continue.

- Elle, elle était dans les bras d'un garçon, elle m'a regardé, m'a fait un merveilleux sourire. Jamais je n'ai vu ma mère sourire avec autant de bonheur dans les yeux... C'est à ce moment-là que j'ai commencé à avoir très mal au ventre... L'image est partie, je ne voyais plus rien... Je n'ai pas vu le visage du garçon, il me tournait le dos.

- Es-tu sûre que c'était bien ta mère ?

- Je ne sais plus... C'était une très belle femme... Elle respirait le bonheur... Si, si... C'était bien elle.

- On ne peut jamais être à cent pour cent assuré de l'exactitude d'une vision, sauf le jour où il nous est possible de le vérifier.

- Ce n'est pas tout Ilda.

- Tu peux dire tout ce que tu veux, petite, ici c'est comme au confessionnal, y a rien qui sort. Je ne sais même pas si le Bon Dieu il écoute, lui !

- Ces phénomènes se produisent depuis quelque temps déjà. Cette douleur dans le ventre, comme si je recevais plusieurs coups de couteaux, je l'ai ressentie dans un campement gitan, lorsque pour la première fois j'ai entendu de la musique espagnole jouée à la guitare... C'était l'année dernière, à peu près à la même époque.

- Ne t'inquiète pas de ce qui se passe pour toi en ce moment, petite. Tu es en train de recevoir des informations dont tu comprendras bientôt le sens. Fais confiance. Tu es la goutte d'un parfum subtil. Tu es « *le baiser du prince* ».

- Je ne comprends pas bien !

- Dans « *La Belle au bois dormant* » un prince vient réveiller la belle, endormie par une malédiction. Tu n'es ni la belle, ni le prince, tu es le baiser, le simple contact qui va réveiller la vie.

- C'est troublant !

- Fais confiance, et tu découvriras une belle histoire d'amour. Une histoire si belle, que même dans les livres il n'y en a pas... Même pas, tu vois petite, même pas... !

Elle s'est levée, m'a donné un petit sachet.

- Tu fais une infusion, une cuillère à café de ça dans un grand bol d'eau bouillante, et tu la bois avant de t'endormir, c'est un peu amer mais ne rajoute pas de sucre.

- Merci bien Madame. Je vous dois quelque chose ?

- Tu rigoles ! D'abord je ne m'appelle pas madame mais Ilda, ensuite les plantes que la nature me donne je ne vais tout de même pas te les faire payer ! On voit bien que tu habites en ville, toi... Payer des plantes du Bon Dieu, ah bien ça alors ! C'est la meilleure... Allez, petite, rentre chez toi, fait la tisane et dors bien. Reviens quand tu veux.

Je suis remontée au gîte. J'ai téléphoné à Michel pour le rassurer, j'ai accepté sa proposition et lui ai promis de l'appeler si j'en avais besoin. Je ne me sentais pas inquiète.

Je me suis fait une petite bricole pour le repas et, tout en grignotant des abricots, j'ai fait le numéro de la maison, je savais que Benoît était là. Je lui ai parlé de ce que je venais de vivre. Comme Ilda, il m'a rassuré.

- Ne prends en compte que ce qui est symbolique et ne t'attarde pas sur les personnages. Ilda te parle de la révélation d'une histoire d'amour, du baiser du prince. Laisse venir ce qui doit être, tu verras bien... Tu te rappelles ce que Gilda t'avait dit, en soir en Camargue ?

- Oui, Benoît, mais je suis venue ici pour préparer mon mémoire de fin d'étude, pas pour être confrontée à ce genre de vision plus ou moins bizarre !

- Ma puce, c'est vrai, mais si tu te trouves face à ces manifestations c'est qu'elles ont du sens, même s'il est caché derrière tout ça.

- Oh, encore tes théories spirituelles... ! Benoît, tu le sais, je n'ai pas été préparée à ce genre de choses.

- Je sais, mais n'aie pas peur. Fais confiance. Tu es libre, personne ne te force à rester si tu ne le veux pas. Si tu ne te sens pas à ta place alors fait ton sac et rentre.

- Non, il y a un côté fascinant dans cette aventure et j'ai envie d'en savoir plus. L'aspect mystérieux m'attire.

- Alors c'est bien, mais il ne faut pas que tu sois en danger.

- Je ne suis pas en danger, de toute façon je sais que tu veilles sur moi.

- Si pour une raison quelconque tu changes d'avis tu sais très bien que pour moi il n'y aura pas de problème. Je respecterai ton choix, quel qu'il soit.

- Merci mon amour. C'est bon ce que tu me dis, ça me donne confiance.

Nous avons bavardé encore un moment, nous nous sommes dit des mots d'amour avant de raccrocher. Je me suis accordé une bonne douche. En prenant mon temps j'ai préparé l'infusion donnée par Ilda. Installée dans le salon oriental, par petites gorgées, me laissant bercer par les bruits de la nuit qui prenait sa place, j'ai savouré ce remède miracle de « bonne fame ». Je me suis endormie en paix.

Un rêve m'a réveillé. Le couple enlacé était appuyé contre le châtaignier creux, j'étais la femme et Benoît l'homme...

À ne plus rien comprendre... !

Étrange... !